

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 3.

JEUDI, 18 JANVIER 1883

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTE : Le petit-poisson, par Benjamin Sulte.—Le commerce et la colonisation, par G.-A. Dumont.—Deux tombes, par Ignotus.—Notes commerciales.—Nos gravures : Les derniers touristes ; M. Louis Blanc.—Choses et autres.—Une envie, par Alphonse Lafitte.—Poésie : Vision, par Léon Riotor.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—Les violettes, par P. Chalon.—Nouvelles diverses.—Origine des moutons mérinos.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Décembre.—Paris : Les derniers touristes,—Louis Blanc, décédé le 6 décembre.

## LE PETIT-POISSON

Apprécié de tout le monde—mais peu étudié sur la table, il est désigné comme le "petit-poisson des Trois-Rivières." Bon mets ; à quoi sert d'en dire davantage.

Lui qui arrive avec les fêtes de Noël et du jour de l'An, pourquoi n'a-t-il point sa place dans l'histoire de nos mœurs et coutumes ? Parcequ'il est modeste, petit, muet comme un poisson.

C'est à nous de parler pour lui. Sa cause est la nôtre. Que de gens il a régalez qui n'ont jamais songé à faire sa connaissance ! Je vous le présente, ami mangeur, et tout me porte à croire qu'un aimable commerce s'établira entre vous et lui.

Le pays des Trois-Rivières a été et est encore riche en diverses espèces de poissons. Les anguilles y pululent. Les achigans se cachent par troupes dans ses battures. Les éturgeons de cinq ou six pieds se jouent dans les anses et à l'abri des pointes de terre. Le brochet décime à son aise les tribus paisibles des petits coureurs de rivières ; plus le brochet en gobe, plus il en vient. La carpe se plonge avec délices dans les roseaux et les longues herbes. La loche rôde sous la glace. L'éperlan se cache dans les criques où l'eau est glacée en toute saison. La truite des lacs bondit dans les réservoirs que la nature a façonnés pour elle.

La vie sous les eaux, qui s'en occupe ! Ces poissons que l'on achète au marché, mais que personne n'a vu dans leurs "pâturages," ne nous intriguent presque pas. Vous avez le secret des "pommes fameuses" de Montréal, des fromages raffinés de l'île d'Orléans, des bluets du Saguenay—savez-vous ce que pourrait vous raconter le petit-poisson des Trois-Rivières ?

C'est un voyageur. Son champ de course s'étend de Terre-Neuve aux Trois-Rivières. De plus gros personnages que lui n'ont pas vu tant de choses curieuses. Qu'il écrive ses mémoires, vous en serez surpris. Suppléons un peu à l'absence de renseignements sur son compte, puisque les journaux canadiens n'en parlent que pour annoncer la vente de ces nomades intéressants.

L'automne, sur les rivages de Rimouski, ils arrivent en véritables bancs. On les pêche à la ligne. Il s'en égare dans les barrages construits pour prendre de plus forts individus. Mais le groupe principal continue sa marche. En décembre, Québec a connaissance de sa venue. Les amateurs ouvrent la couche de glace qui borde le fleuve et y plongent des lignes. Un par un, le poisson est amené jusque dans la poêle à frire. La côte nord commence à fourmiller de petites bandes qui frôlent le dessous de la glace, comme si la fatigue du voyage obligeait ces agiles nageurs à laisser de plus en plus les couches d'en bas et à flotter sur une eau plus dormante. Les riverains du fleuve leur font une guerre d'extermination, sans se demander quelle contrée les a vu naître, où ils vont, ce qu'ils deviendront. A partir de Sainte-Anne de la Pérade, après avoir franchi les rapides du Richelieu, ils serrent les rangs, prennent le fil de l'eau le plus raide, poussent en avant à petites journées et ne s'écartent point des "bordages" de la rive nord. Les pêcheurs de Batiscan et de Champlain les attaquent avec des moyens proportionnés à l'abondance de cette récolte. Cependant, il faut aller aux Trois-Rivières pour voir porter les grands coups.

D'où viennent les morues, les harengs, les sardines ? Des profondeurs de l'océan. Leurs habitats peuvent avoir variés avec les âges géologiques ; depuis plusieurs

siècles ils n'ont pas changé : aux hommes de les découvrir. Ce qui est certain, c'est le mouvement de ces peuplades qui détachent des essaims vers nos fleuves et nos rivières lorsque arrive le temps du frai. Le développement des œufs dans le corps de l'animal lui fouette le sang—si je puis ainsi m'exprimer. Il se met en devoir de combattre l'apoplexie par l'activité de tout son être. Ses œufs seront confiés aux sables d'une plage lointaine, et, pour atteindre ce but, il faut se mettre en route sans tarder. Le "petit-poisson" part de Terre-Neuve ou d'ailleurs et entre dans le grand fleuve. Il longe les bords de ce chemin royal. Tant que le flot descend, il le remonte. Quand la marée repousse le courant, il la suit et se repose, mais il monte toujours ! Ira-t-il loin ? Aussi loin qu'il éprouvera la résistance de la marée contre le courant naturel du fleuve. Ce jeu des forces de l'eau s'arrête au lac Saint-Pierre. Le "petit-poisson," gonflé d'œufs, harassé de sa longue traite, entre dans les Trois-Rivières.

Avant de se nommer le Saint-Maurice, cette rivière portait le nom de "rivière des Trois-Rivières"—à cause des îles qui divisent son embouchure en trois branches.

Le poisson ne connaît que les deux chenaux du nord-ouest. Il s'y engage avec ardeur : la fin de son ascension approche : les œufs sont larges et deviennent inquiétants. Ici, l'homme guette la bête.

Le pêcheur établit un cabanage sur la glace ; il y couche ; il y mange. Tout à côté, il pratique un trou qui a la forme d'un carré allongé, mesurant six pieds dans sa longueur. Par cette bouche, il plonge en plein courant ce qu'il appelle un "coffre," sorte de grande boîte formée de rets montés sur une mince carcasse de bois. L'appareil est ouvert par le bout qui doit rencontrer le poisson. Celui-ci, remontant le fil de l'eau en masses très pressées, s'engouffre sans hésitation dans l'impasse et s'empile au fond du piège, ne pouvant trouver passage. Lorsque le pêcheur juge que la nasse ou varvau (car c'est tout cela ensemble) est chargée, il la lève et verse sur la glace un ou deux minots de ces petits êtres frétilants qui se tortillent et luttent contre la mort en se jetant de tous côtés. L'air et le froid finissent par en avoir raison. Ils se raidissent et demeurent immobiles, la plupart tordus et repliés sur eux-mêmes ; quelques-uns enlacés et formant des anneaux accrochés côte à côte. On les ramasse à la pelle et une voiture entourée de planches les reçoit pour être portés au marché. Ce qu'il s'en prend est incroyable. La manne dure quinze jours, commençant la veille de Noël et se terminant vers le 10 janvier, quelquefois plus tard. En redescendant du rapide des Forges, où il a laissé ses œufs, ce poisson fréquente l'eau profonde ou s'éparille par toute la rivière, car on ne le prend plus à cette époque. On m'assure qu'il reparait à Rimouski vers le mois de juin, gagnant la mer, ou plutôt les lieux encore inconnus qui lui servent de "patrie," ou d'habitat.

Les œufs éclos, que font les petits ? Je n'en sais rien ; toutefois, je vous le dirai. Ils se dirigent vers l'Atlantique. Cela est évident puisqu'ils reviennent de là par la suite frayer au même rapide des Forges qui les a vu naître.

On le nomme "petit-poisson" et aussi "petite-morue ;" les Anglais disent : "tommy cod," ce qui signifie à peu près "morue naine."

J'ai souvent rencontré le nom de "petite loche" appliqué à notre PETIT-POISSON, mais ceci est incorrect. La loche abonde autour des Trois-Rivières : c'est un poisson bien différent de celui dont nous occupons en ce moment. Sous le rapport de la taille, il est triple de l'autre. Et il ne se pêche pas de la même manière. Pour prendre la loche, on pratique des trous dans la glace, à une verge de distance les uns des autres, dans le sens du courant de l'eau. Une corde, à laquelle sont suspendues de courtes lignes garnies d'hameçons, est enfilée de la première ouverture à la dernière, et ses deux bouts réunis ensemble sur la glace forment une chaîne sans fin. Le poisson approche de la lumière qui pénètre l'eau par les trous, voit les appâts, mord et se trouve pris. De deux heures en deux heures, un homme ou un enfant visite la ligne en la faisant glisser comme une courroie sur ses poulies, et, à mesure que le poisson se présente, on le décroche et on remet un ap-

pât à l'hameçon. La loche est excellente à manger, surtout lorsqu'elle a été tuée par la gelée au sortir de l'eau. Celle que l'on prend l'été ne vaut guère. Dans mon dictionnaire de cuisine, j'expliquerai ces détails.

Si ce "petit-poisson" était l'enfant de la morue, il ne viendrait pas frayer jusque chez nous. Ses domaines maritimes lui suffiraient. Il ne resterait pas toujours petit. Ses habitudes se rapprocheraient des géants avec lesquels on le confond.

Formant une classe distincte, il a pourtant avec la morue des points de ressemblance. Sa conformation nous frappe ; de là le terme anglais *tommy cod*.

La destruction qu'on en fait durant le mois le plus important pour leur multiplication, n'en diminue pas le nombre. Chaque individu pris aux Trois-Rivières renferme des centaines d'œufs, mais, comme les morues, il suffit qu'il en échappe quelques-uns—et la tribu se repeuple. Depuis deux cents ans et plus qu'on les pêche par tonneaux, ils se maintiennent, dit-on, au chiffre des anciennes émigrations.

Si jamais le rapide des Forges est transformé par l'industrie de l'homme, "le petit-poisson" cessera de passer entre les îles Saint-Quentin et de la Poterie. Il choisira une autre rivière. Les endroits restés à l'état sauvage seront ses lieux de rendez-vous.

BENJAMIN SULTE.

## LE COMMERCE ET LA COLONISATION

Depuis que la crise financière se fait sentir, et que l'émigration des Canadiens se fait sur une si grande échelle, plusieurs écrivains ont essayé de démontrer que le seul moyen d'empêcher l'émigration de nos compatriotes dans les Etats de la république voisine, et de relever le commerce languissant était la colonisation des terres incultes du Canada.

Nous sommes de leur opinion ; nous pensons de même que la seule manière de donner au commerce son ancienne activité, et de faire disparaître l'état de gêne dans lequel nous sommes, est d'empêcher l'émigration des cultivateurs par tous les moyens possibles, et d'attirer vers la campagne la classe pauvre des villes.

D'ailleurs, quelles sont les causes de l'inactivité commerciale et de la misère que nous subissons ? N'est-ce pas l'abandon dans lequel est laissée l'agriculture ?

Mais nous regrettons de le dire, les cultivateurs ne pensent pas comme nous. En effet, au lieu de continuer la culture des terres, de s'instruire des malheurs de ceux qui ont émigré et d'écouter les conseils que la presse est unanime à leur donner, ils abandonnent ces terres que leurs aïeux ont arrosées de leurs sueurs et sur lesquelles ils ont goûté tout le bonheur de la vie champêtre, pour aller habiter les villes, qu'ils ne voient qu'à travers un prisme idéal et où ils espèrent avoir plus d'aïeance ; mais ils n'y trouvent le plus souvent que déceptions. Non seulement, ils se rendent malheureux, mais de plus ils augmentent la misère qui règne déjà dans les villes, qui n'ont pas même assez d'établissements industriels pour faire vivre leur propre population.

Malgré cela, l'émigration se continue et elle ne s'arrêtera probablement que lorsque nos campagnes seront complètement dépeuplées.

En effet, que voyons-nous présentement ? Les agriculteurs abandonnent leurs terres et émigrent dans les villes, qui possèdent déjà trop de population pour le nombre de leurs usines. Très souvent, ils ne peuvent trouver d'emploi ; alors ils végètent et deviennent les parias des villes.

D'autres cultivateurs ne font pas la même chose, c'est-à-dire ils ne quittent pas la campagne, mais forcent, en quelque sorte, leurs fils à la laisser. Et voici comment. Ils envoient leurs fils dans les collèges pour leur faire donner de l'instruction. Lorsqu'ils ont terminé leurs cours on s'empresse de leur offrir un état. Qu'on n'aille pas croire qu'on leur offre celui d'agriculteur. Oh ! non. Ils ont des prétentions beaucoup plus élevées. Leur hésitation n'est pas longue. N'y a-t-il pas les professions libérales : le barreau, le notariat, l'art médical ?

Sans réfléchir, n'écouter que leur orgueil, leur

amour-propre, ils s'empressent de leur offrir une de ces professions.

Les jeunes gens, sans expérience, sans connaissances des déboires sans nombre qui leur sont trop souvent destinés, se laissent séduire par les images qu'on leur fait de ces divers états, et choisissent ou le barreau, ou la médecine, ou le notariat.

Sans doute, il est très beau de devenir avocat, de voir accoler à son nom le titre de docteur ; aussi nous ne voulons pas dénigrer ces professions qui ont produit tant de grands hommes, qui ont légué tant de noms illustres à l'histoire. Mais le Canada demande autre chose que des disciples de Cicéron et d'Esculape ; il a besoin de bras vigoureux pour cultiver ses terres, de hardis pionniers pour abattre les forêts qui couvrent la plus grande partie de son sol.

Mais revenons à nos jeunes fils de cultivateurs devenus élèves d'université. Après quatre ou cinq années d'études, le diplôme de docteur ou d'avocat vient couronner leurs efforts. Alors ils se lancent dans le monde, ils essaient de se frayer un chemin. Mais très souvent plusieurs de ces jeunes gens, après avoir consacré les plus belles années de leur vie à l'étude, ne sont destinés qu'à végéter et à mourir avant d'avoir cueilli un seul laurier, avant d'avoir réalisé les deux vœux chers à leurs cœurs : la fortune et la gloire. A qui en est la faute ? N'est-ce pas aux parents de ces jeunes gens ? Sans doute ; si ces pères de famille, au lieu de n'écouter que leur orgueil, avaient fait connaître et aimer l'agriculture à leurs enfants, ceux-ci auraient embrassé cette carrière, et se seraient fait une position qui les aurait mis à l'abri des vicissitudes de la vie.

\* \*

Maintenant que nous avons essayé de démontrer les principales causes de l'abandon dans lequel est laissée la culture des terres, et de la misère que nous subissons, nous nous permettrons de passer à la question commerciale.

L'inactivité du commerce est due en grande partie à l'émigration des Canadiens. Pour se convaincre de ce fait, il ne faut pas faire de grandes recherches ; il ne s'agit que de jeter un regard en arrière. En examinant les causes de la prospérité passée du commerce, on ne tardera pas à voir qu'il devenait de plus en plus prospère qu'à mesure que la classe agricole augmentait en nombre et en richesses. Mais si on a pu remarquer que la classe agricole était en grande partie la source de sa vie, de même on a pu voir que l'émigration de cette classe a été son arrêt de mort. En effet, depuis qu'elle est commencée, depuis que nos compatriotes ont pris le chemin de l'exil, le commerce est languissant.

Puisque dans le temps où l'émigration n'avait pas commencé la dépopulation de nos campagnes, le commerce était florissant, l'arrêt de cette émigration serait donc son retour à la prospérité. On ne peut en venir à une autre conclusion. Mais nos gouvernants ne pensent pas comme nous ; ils essaient, eux, de le relever en augmentant les tarifs douaniers. Ce n'est non seulement au Canada qu'on pense ainsi, mais aussi aux Etats-Unis, en Allemagne et dans tous les pays où le commerce a perdu de sa force.

Aux Etats-Unis, lorsqu'on commença à ressentir les premiers effets de la crise financière, on s'empressa d'augmenter les droits de douane sur les importations afin de protéger l'industrie nationale. On fondait beaucoup d'espérance sur ce remaniement de tarif, on pensait que l'âge d'or allait revenir ; mais les prévisions ont été déçues. Le commerce, au lieu de reprendre son ancienne vigueur, n'a fait que baisser ; l'industrie ne trouve plus l'écoulement de ses produits. Cependant, malgré le mauvais effet que produit aux Etats-Unis l'élévation du tarif, on veut relever l'industrie par le même moyen en Allemagne ; on refuse, ou du moins, on semble refuser de croire, que le développement de l'agriculture seul peut rendre le commerce à son état normal.

\* \*

.... Amis, la forêt vous attend !  
Devant vous se déroule un monde magnifique  
Qui vent de vos efforts l'aide patriotique.  
Votre langue et vos lois, votre religion.  
L'avenir tout entier de la nice française  
Voulant se conserver sur une terre anglaise,  
Tout est dans ce seul mot : colonisation.

(Colonisation, O. CRÉMAZIE.)

Comme on a pu le voir par ce qui précède, nous pensons fermement que la colonisation seule peut rendre notre pays riche et prospère.

M. Gérin-Lajoie parlant sur la même question, s'exprime comme suit dans *Jean Rivard* :

“ Tous ceux qui parmi nous ont à cœur le bien-être du peuple et la prospérité du pays regardent avec raison la colonisation des terres incultes comme le moyen le plus direct et le plus sûr de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux. Lord Elgin, ce gouverneur dont les Canadiens conserveront à jamais la mémoire, parce que dans son administration des affaires de la province, il ne se contenta pas d'être Anglais, mais voulut avant tout être juste, lord Elgin disait en 1848 que la prospérité et la grandeur futures du Canada

“ dépendaient en grande partie des avantages qu'on retirerait des terres vacantes et improductives, et que le meilleur usage qu'on en pût faire était de les couvrir d'une population de colons industriels, moraux et contents.”

Il ne s'agit pas seulement de dire que la colonisation peut nous assurer le retour à la prospérité, on ne doit pas se contenter de conseiller à nos compatriotes d'aller habiter la campagne, mais il faut de plus chercher à les y attirer en leur accordant ce qu'ils demandent.

Deux obstacles principaux s'opposent à la colonisation : le défaut de chemins publics dans les cantons en voie d'établissement et le manque de protection aux colons.

\* \*

Ce serait une bien triste histoire que celle des misères, des accidents, des malheurs de toutes sortes occasionnés par le défaut de chemins dans les cantons en voie d'établissement. (GÉRIN-LAJOIE.)

Généralement au Canada on néglige la confection de routes publiques dans les forêts qu'on destine à l'agriculture. Cependant, comme le dit M. Drapeau, “ il est reconnu que les chemins sont la vie de la colonisation.”

M. Gérin-Lajoie dit encore en parlant des moyens de faire avancer la colonisation :

“ Mais de tous les moyens proposés, le plus simple, le plus facile et en même temps le plus efficace, c'est, on l'a dit mille et mille fois, et il n'y a qu'une opinion sur le sujet, c'est la confection de chemins publics à travers les forêts. Ce qui prouve cela de la manière la plus évidente, c'est que partout où l'on établit de bonnes voies de communication, les routes se bordent aussitôt d'habitations, et qu'au bout de quelques mois l'épi doré remplace les arbrisseaux naissants et les chênes séculaires. Si ce moyen rationnel eût été accepté et mis en pratique sur une grande échelle, il y a cinquante ans, la face du pays serait entièrement changée ; ces milliers de Canadiens qui ont enrichi de leur travail les Etats limitrophes de l'Union américaine se seraient établis parmi nous et auraient contribué, dans la mesure de leurs forces, à développer les ressources du pays et en accroître la population.”

Cependant, malgré les avis et les conseils réitérés de tous les vrais amis de la colonisation, le gouvernement a fait faire peu de chemins dans la province. On ne nie pas leur utilité, mais on en retarde toujours la confection d'année en année. Pourtant, ces chemins sont indispensables pour le pauvre colon, qui est obligé de venir vendre ses denrées à la foire voisine ou à la ville.

“ Faisons-nous une idée, dit M. Drapeau, des souffrances et des travaux pénibles auxquels sont assujettis les colons qui n'ont point de communication facile avec les villages avoisinants : ici, c'est un agriculteur, obligé de transporter sur son dos, à travers la savane, et par les sentiers tortueux et noyés d'eau, les moissons qu'il achète chez les marchands, qui demeurent à deux ou trois lieues de chez lui ; là, c'est un autre défricheur qui, au milieu de ses pénibles travaux, est obligé de charger sur ses épaules un sac de blé destiné au moulin et de le rapporter à sa demeure ; encore si ces trajets ne devaient se répéter que quelques fois dans l'année !...”

Que le gouvernement fasse ces chemins si indispensables à la colonisation, “ qu'il donne le moyen d'ouvrir des routes dans nos terres incultes, et on les verra se couvrir de braves et paisibles cultivateurs, rendant avec gros intérêt ce que l'on aura fait pour eux, et l'on verra cesser cette fièvre d'émigration chez nos voisins qui fait gémir tous les vrais amis de notre nationalité,” comme le dit l'abbé Charles Trudelle.

\* \*

Pour le jeune colon la vie est difficile  
Dans la vieille forêt. Son travail est stérile  
Si dans les premiers jours qu'il passe en défrichant  
Le sol dont il fera de fertiles prairies.  
Il n'a pour ranimer ses forces affaiblies  
D'une main protectrice un secours bienveillant.

(Colonisation, O. CRÉMAZIE.)

Ordinairement les colons partent pour faire les premiers travaux dans l'automne, afin de préparer la terre pour la semence du printemps. Souvent, ils ont tout vendu pour acquérir un droit de terre et payer leur transport. Or, comment peuvent vivre ces pauvres colons, qui n'ont pu se procurer des provisions pour vivre pendant l'hiver, et jusqu'à ce que la terre produise ? Beaucoup de personnes ne peuvent aller habiter la campagne parce qu'elles n'ont pas assez d'argent pour s'approvisionner de vivres jusqu'à la première récolte ; plusieurs braves citoyens ne veulent y aller parce qu'ils redoutent la misère, les privations.

Pour les colons pauvres, il faudrait absolument que le gouvernement ou des associations leur donnassent les moyens de vivre pendant les premiers mois de défrichements.

Comment veut-on attirer sur nos rives l'émigration européenne, comment veut-on que les Canadiens émigrés aux Etats-Unis reviennent au pays, et que les pauvres ouvriers des villes viennent coloniser nos terres,

si on leur refuse tout secours ? Si on n'est pas en mesure de protéger les colons, “ on ferait mieux de dire franchement qu'on ne veut pas de colonisation. Mieux vaut dire aux centaines d'ouvriers qui demandent à défricher : “ Chassez cette pensée de vos esprits, on ne veut pas de vous,” comme le disait M. L.-O. David.

Au Brésil, on offre gratis non seulement des terres à ceux qui veulent défricher, mais on leur donne encore des provisions pour subsister jusqu'à la première récolte ; de plus, on leur fournit les instruments aratoires, et l'on va même jusqu'à leur bâtir des habitations. Aux Etats-Unis, les immigrants sont bien reçus et ils sont protégés par le gouvernement, qui leur accorde des terres et des secours. Aussi les colons se dirigent en grand nombre vers ces pays, sûrs qu'ils sont d'y trouver protection. Ces pays en recevant ce courant d'immigration, ont vu augmenter leur commerce et leur industrie. La protection qu'ils ont donnée aux agriculteurs a fait doubler le chiffre de leur population. Le Canada, qui n'a pas suivi leur exemple, a vu non seulement l'immigration fuir ses rives, mais de plus il a vu ses propres enfants émigrer et chercher fortune ailleurs.

Malgré le peu d'attention que le Canada a donné à la colonisation depuis un certain nombre d'années, nous espérons cependant qu'il se souviendra de son ancienne prospérité, de cette prospérité qu'il avait acquise par l'agriculture ; nous espérons qu'il se souviendra du temps qu'il était riche par la protection qu'il savait accorder aux agriculteurs. Nous ne pouvons croire qu'il oubliera qu'il a tenu la palme pour l'agriculture dans l'Amérique du Nord sous la domination française. Alors, prenant sous son égide l'agriculture, il l'encouragera en rendant justice aux griefs dont se plaignent avec raison les cultivateurs et en confectionnant des chemins à travers les forêts vierges pour en favoriser le défrichement ; il protégera les immigrants qui nous arrivent des autres pays, et surtout les Canadiens qui veulent défricher les terres, en leur accordant tout ce qui leur est indispensable pour leur établissement en ce pays.

Si le Canada vient à prendre cette ligne de conduite, il en reconnaîtra bientôt toute la sagesse en voyant nos compatriotes émigrés, et la classe pauvre des villes se diriger vers la campagne ; en voyant, de plus, sa prospérité renaître, son industrie prendre plus d'essor, le commerce retrouver son ancienne vigueur.

GEORGES A. DUMONT.

## DEUX TOMBES

Deux tombes resteront diversement célèbres, comme les deux funérailles ont été différentes. Je ne veux point refaire les portraits de *Louis Blanc* et de *Lachaud*, mais donner quelques documents nouveaux et plus actuels, sans trop chercher un parallèle, mais sans l'éviter. Peu de vivants ont été, plus que ces deux morts, différents de caractère et de fortune. J'aimai l'un et je n'aimai point l'autre—et je dois à tous deux la vérité.

Tous deux ont eu le douloureux avantage d'une prime-jeunesse malheureuse, froide. L'intelligence est comme la vigne. Pour apporter de riches fruits en automne, la sève a besoin de quelque gelée aux premiers jours du printemps.

Louis Blanc, faisant allusion à ces jours de misère, s'est écrié en 1848, dans la salle du palais du Luxembourg : “ Contre cette Société inique qui pesait sur moi, jeune homme, j'ai fait le serment d'Annibal...”

Nous allons écouter tout à l'heure ce que Lachaud disait de la misère, courte mais bien sombre, de sa jeunesse.

Chez tous les deux, aux pages de la vingtième année, une femme joue un rôle important. Elle décide de leur fortune—mais d'une façon bien différente. La duchesse de Dino ne comprend pas la valeur du jeune ambitieux, Louis Blanc. Elle le trouve ridiculement petit. Elle dit en souriant : “ Qu'il repasse—quand il aura grandi.”

Tout à l'heure, nous entendrons la parole de la grande coupable, plus divinatrice : Madame Lafarge.

\* \*

Les premiers livres sur la Révolution mirent bientôt le petit Louis Blanc à la taille ordinaire d'un homme. Il s'assied sur eux, comme un écolier trop petit s'assied sur un dictionnaire...

A-t-on remarqué combien facilement un livre révolutionnaire fait la fortune d'un écrivain ? Les conservateurs n'ont jamais su, eux—et le savent moins que jamais—se former en comité d'admiration mutuelle ! Ils contribuent même souvent par des attaques de forme maladroite au succès de l'adversaire. Ils croient jeter des pierres contre un caniche—et lui jettent des os de poulet !

Ah ! il fait bon d'attaquer la société française ! On devient grand homme à bon marché. Je ne veux pas dire que l'œuvre de Louis Blanc soit du premier venu—mais combien elle est inférieure à l'histoire écrite par un autre révolutionnaire, Michelet !—Michelet, c'est la



LOUIS BLANC, DÉCÉDÉ LE 6 DÉCEMBRE

**M. William Galignani**

M. William Galignani, directeur du *Galignani's Messenger*, journal anglais politique publié à Paris, est mort la semaine passée, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les deux frères, Jean-Antoine et William Galignani, étaient nés à Londres, le premier le 13 octobre 1796, le second le 10 mars 1798, d'un père né à Brescia; celui-ci, familier avec un grand nombre de langues, avait établi à Paris, dès 1800, une librairie anglaise, publié dès 1808 une revue nouvelle très importante, *Monthly Repository of Literature*, et fondé en 1814, à Paris, un journal anglais politique quotidien. A sa mort (1821), le *Galignani's Messenger* prit, entre les mains de ses fils, beaucoup d'extension et adopta le format des grands journaux de Londres et de Paris. C'est l'aîné des deux frères qui le signa comme gérant.

Sous Louis-Philippe, M. William Galignani, naturalisé comme son frère, fut longtemps maire de Corbeil, qu'il dota de plusieurs établissements de bienfaisance. Décoré de la Légion d'honneur le 30 avril 1814, il a été promu officier le 15 janvier 1879.

M. Jean-Antoine Galignani l'avait précédé dans la tombe le 31 décembre 1873. Les obsèques de M. William Galignani ont eu lieu en l'église de la



M. GALIGNANI, récemment décédé. — (Dessin de M. Vuillier.)

Madeleine, le jeudi 14 décembre, à midi, au milieu d'une grande affluence.

Au cimetière du Père-Lachaise, M. Feray, sénateur de Seine-et-Oise, en l'absence du maire de Corbeil, a prononcé quelques paroles émues. Dans son discours, l'Honorable sénateur a dit tous les regrets que M. Galignani laissait à Corbeil, où il avait sa maison de campagne. M. Feray a annoncé, en outre, que parmi les legs faits par M. Galignani se trouvait une somme de 120,000 francs à l'hospice de Corbeil, 120,000 francs à l'orphelinat de cette même ville. De plus, ayant fait sa fortune dans la librairie et l'imprimerie, il a légué à l'Assistance publique un terrain de 7,000 mètres, situé boulevard Bineau, un titre de rente 5 0/0 de 70,000 francs, et deux maisons, à Paris, dont le revenu dépassé 100,000 francs, pour fonder une maison de retraite pour recevoir les gens de lettres, les anciens libraires et anciens typographes, âgés de plus de soixante ans. Cette maison recevra cent personnes, dont cinquante devront payer une pension de 500 fr. par an; les cinquante autres places ne seront soumises à aucune rétribution.

Nous ne pouvions manquer de rendre hommage à la mémoire de M. Galignani, dont la générosité intelligente dote ainsi son pays de pareils bienfaits. La vue de son portrait sera chère à tous ses obligés du présent et de l'avenir.

vie dans l'histoire des temps morts—quoiqu'il soit l'ancêtre de l'hystérie historique et littéraire d'aujourd'hui !

\* \*

Au 24 février 1848, M. Louis Blanc s'imposa par sa célébrité. J'étais alors au collège. Nous allions écouter les discours en plein air des membres du Gouvernement provisoire. Le tout petit Louis Blanc nous plaisait surtout—comme un petit clown de cirque amuse davantage les enfants qui font partie du public !

Ce fut alors que Louis Blanc déposa dans l'ancienne Chambre des pairs, les théories dangereuses que la Commune devait plus tard mettre en pratique—mines qui firent un long feu souterrain de vingt-trois années et allumèrent l'incendie de Paris.

M. Joffrin, le fameux conseiller municipal, en frac ou pas en frac, a eu raison de protester au nom de la Commune, contre l'apothéose de Louis Blanc, votée par le conseil municipal de Paris. Louis Blanc est deux fois coupable aux yeux des ultra-révolutionnaires clairvoyants et non des poètes aveugles comme M. Clovis Hugues.

Louis Blanc n'a pas voulu reconnaître sa fille naturelle ! la Commune du 18 mars !

Louis Blanc—je l'ai vu de mes yeux—n'a pas salué, quand devant lui passait dans les avenues de Versailles, la Commune, vaincue, couverte de poussière et de sueur, et nu-tête comme une femme qu'on mène à l'échafaud.

\* \*

Nous sommes encore cinq ou six prêts à le raconter qui avons vu, le matin, à Versailles, Louis Blanc, se promener sur un des côtés d'une avenue. Il avait déjà ce maigre paletot, couleur noisette, qu'il portait encore chez lui, l'an dernier. Très propre, ganté, mais d'apparence étriquée, ce vieillard avait l'air d'un enfant, grandi dans ses vêtements.

Il avait déjà ce visage étrange de prêtre, qu'il a conservé, même sur son lit de mort. Un personnage officiel de Cannes, le voyant là, les mains croisées sur la poitrine, les décroisa—comme effrayé sans doute par cette image de mort, presque sacerdotale !

Vu du haut des tribunes du public de la Chambre des députés, Louis Blanc rappelait le Lamennais des derniers jours.

Ses collègues de la gauche passaient à côté de lui, en saluant profondément, sans lui parler et sans lui serrer la main. On eût dit qu'il passait auprès d'un mort !

Tout exil est bien loin. Louis Blanc semblait revenir d'une époque depuis longtemps passée. C'était un ancêtre mort—quelque cadavre vénéré pas encore enterré !

On a enfin enterré ce gêneur.

\* \*

La Révolution actuelle le trouvait trop doux—comme atteint d'un diabète révolutionnaire. En effet, la vie anglaise avait donné un sens calme à Louis Blanc. Il était désillusionné. C'est vrai que ce lâcheur était lâché. Il dédaignait la génération actuelle qui ne le comprenait plus et qu'il ne comprenait pas davantage.

Louis Blanc n'en était pas moins le plus grand révolutionnaire vivant. Comme cela mesure l'exiguïté des autres !

Hier, a disparu avec lui une des grandes ruines de la Révolution classique—au moment où vont disparaître les ruines de la royauté que nous aimons : les Tuileries !

C'était un lettré, un poli, presque un austère, un déclassé. Il avait des goûts supérieurs. Il n'était plus de notre temps de décadence révolutionnaire.

Il n'a pas redouté la mort, le néant. Il ne s'est pas regretté. La masse de ceux qui ont suivi ses funérailles ne le regrettaient pas davantage. La Révolution exploitait le cadavre de celui qui avait été son éloquent exploitateur.

La Révolution et le révolutionnaire se réconciliaient sur la tombe. A défaut des chants funèbres de l'Eglise, on aurait pu chanter un hymne de joie, quelque chant immense d'une noce énorme !

\* \*

Bien autres ont été les funérailles de Lachaud.

Louis Blanc a vécu par le cerveau. Lachaud a vécu par le cœur. Aussi Louis Blanc a-t-il eu une vie plus longue que Lachaud ! Lachaud a aimé bien de ceux qui suivaient son cercueil—et encore un plus grand nombre l'ont aimé.

Je ne redirai rien de ce que j'ai jadis écrit. Mon collaborateur Albert Bataille a fait déjà une très belle étude du grand avocat qu'il voyait de si près. Je veux seulement ajouter quelques documents de vie intime.

Nous demeurions presque porte à porte. Combien de fois l'ai-je rencontré, le matin, le soir ! Il se promenait parfois sur le quai Malaquais, en me prenant le bras. Souvent, pendant la nuit, nous avons fait ensemble les cent pas devant sa porte.

Dans son cabinet où je le vis si souvent, Lachaud s'appartenait moins. D'ailleurs, il aimait à marcher, en parlant. Même à la barre de la cour d'assises, il marchait...

Je n'avais jamais osé lui parler de Mme Lafarge. Je savais qu'il n'aimait pas qu'une vaine curiosité réveillât ce souvenir, sacré pour lui. Cependant un soir, à un dîner chez le docteur Debeauvais, médecin en chef de Mazas, où assistaient plusieurs magistrats très connus, une dame—les femmes sont terribles—questionna Lachaud sur Mme Lafarge. Il répondit avec une émotion qui m'intéressa vivement.

Bientôt je pris l'occasion de ce fait, pour lui parler, à mon tour, de Mme Lafarge. Il fit : " Eh bien oui, parlons-en ! Vous allez me demander si elle était coupable !... Coupable ! elle ! ah ! si vous l'aviez connue, vous ne me demanderiez pas cela ! Elle, coupable, Marie Capelle (Lachaud ne disait jamais : Mme Lafarge), cette femme merveilleuse, qui m'a deviné alors que je me cherchais encore ! Ce cœur prodigieux qui après sa condamnation me disait : " Mon ami, je suis bien heureuse que mon malheur serve à votre fortune... " Coupable, elle ! infortunée ! oui ! écrasée par une fatalité plus cruelle qu'aucune des sombres fatalités du théâtre tragique d'autrefois ! oui... "

Je me taisais. Je ne pouvais vraiment lui dire : " Moi, je la crois coupable. Jamais l'incomparable talent de Lachaud n'aurait laissé condamner une innocente ! "

\* \*

Lachaud aimait à parler de sa prime-jeunesse si pauvre. Il voyait dans le contraste du passé avec le présent, un motif d'aimer cette société française—alors que M. Louis Blanc y trouvait une cause de haine !

Mme Lafarge avait fait naître dans le cœur de Lachaud le sentiment le plus violent de l'homme intelligent : le sentiment de la gloire. En effet le jeune avocat avait atteint tout à coup par Mme Lafarge une célébrité telle, qu'elle approchait de la gloire !

M. Paul de Cassagnac, près de qui j'étais, aux funérailles de Lachaud, m'a raconté que dernièrement l'illustre orateur dînant chez lui, avait dit à sa jeune femme : " Les cœurs qui croient à l'innocence de Marie Capelle deviennent de plus en plus rares. Puisque vous êtes un de ceux-là, promettez-moi d'entretenir la tombe de Marie Capelle, quand je serai mort. Cette pensée me fera du bien... "

Je demande pardon au célèbre député de l'Appel au peuple de mon indiscretion. Cassagnac comprendra que je devais ce document à la mémoire de notre grand ami commun, qui appartient désormais à l'histoire.

\* \*

Quelques-uns croyaient que Lachaud était un sceptique—parce qu'il n'avait pas de haine violente. On pouvait dire de lui que la haine coulait entre ses doigts.

Il a été un ami fidèle, en dépit des luttes politiques. J'ai déjà dit qu'il avait un dîner mensuel avec M. Gambetta et d'autres anciens amis du Palais. Je puis ajouter aujourd'hui que Lachaud dînait aussi, à époques réglées, chez un ami commun, avec M. Grévy, ancien bâtonnier, devenu président de la Chambre. Il m'a raconté que le soir même de l'élection de M. Grévy comme président de la République, arrivait le dîner périodique.

M. Grévy arriva comme d'ordinaire avec Mme et Mlle Grévy.

Lachaud lui dit en riant : " Mais, mon cher président, je ne sais plus désormais comment vous appeler. Faut-il dire : *Sire* ?— " Ah oui ! le *pauvre sire*, fit également en riant, M. Grévy. "

Le surlendemain, j'écrivis le portrait de M. Grévy, qui avait été, comme bâtonnier, mon patron, pendant mon stage au barreau. Lachaud voulut bien m'aider dans les détails intimes de ce portrait. Tout ce qui est aimable pour M. Grévy est de Lachaud—tout ce qui est un peu amer est de moi !

Il a eu des convictions politiques auxquelles il a été plus fidèle que Louis Blanc. Il a été le courtisan de l'exil. Quelque temps avant la mort de l'empereur, il dînait dans le pays de Shakespeare, à *Camden-place*, avec le père, la mère, le fils... Il avait vu sur le front du père l'ombre de la mort que la mère et le fils ne voyaient pas. Alors il voulut éclairer ce trio tragique avec des sourires. Un des convives m'a raconté que jamais ce merveilleux causeur ne fut aussi brillant. C'est peut-être Lachaud qui a excité le dernier sourire de Napoléon III.

Plus tard... le prince impérial venait de mourir. Je voulais faire aussitôt le portrait du prince. Je ne l'avais vu depuis l'exil, que pendant dix minutes, dans une gare de chemin de fer, en Angleterre, et sans lui être présenté. Je songai aussitôt à Lachaud. J'allai chez lui. Il était écrasé. Il ne pouvait rien me dire. Il pleurait. Ce fut lui qui m'engagea à aller voir le général Fleury. Le grand écuyer et ses fils, compagnons du prince, pleuraient aussi—mais ils purent longuement me parler du pauvre Marcellus.

Lachaud est mort dans toute la jeunesse de son cœur. Son esprit seul était mûri. Comme le docteur Faust, il y avait en lui, tour à tour, un vieux et un jeune.

Il est mort, laissant à son fils un nom bien lourd à porter, si le beau talent de Georges Lachaud, oratoire et littéraire, n'avait pas les plus robustes épaules.

Encore une grande voix qui se tait ! Les silences de ceux que nous aimons vont devenir plus effrayants que les bruits des révolutionnaires !

\* \*

Tous deux, Lachaud et Louis Blanc, savent aujourd'hui si la tombe ouvre sur le Néant ou sur l'Infini. Quel est celui qui aura la déception dont parle Renan ?

Quant à moi, je crois que Lachaud a vu enfin le Dieu dont il a si éloquemment parlé.

Vaincu, Lachaud est entré dans la tombe—croyant au succès final de notre grande cause sociale. Vainqueur, Louis Blanc est entré dans la tombe, ne croyant plus à l'avenir de la Révolution !

Après tant de différences que j'ai trouvées entre ces deux tombes, j'estime que je viens d'indiquer la différence plus grande et la plus consolante !

IGNOTUS.

## NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

On fabrique à Cannonsburg, Pennsylvania, des barillets, pour clous, en tôle.

On a commencé la fabrication des cartouches dans les établissements du gouvernement, à Québec.

En général, la récolte du blé en 1882 a été l'une des meilleures que l'on ait vue depuis plusieurs années.

Un savant de Nuremberg, prétend qu'on obtient un ciment supérieur en faisant une pâte d'amidon, de glycérine et de gypse.

Deux commerçants de bois se proposent de construire dans les Adirondack, un chemin de fer, coûtant \$400,000.

L'assistant receveur de Toronto a reçu \$8,000 en monnaie de cuivre. Ces pièces seront immédiatement mises en circulation.

Winnipeg consomme, par semaine, environ 35 tonnes de beurre de l'Ontario, qui coûte environ 22 cents rendu à Winnipeg et qui se vend de 27 à 35 cents la livre, suivant la qualité.

C'est en juillet 1882 que la plus grande production quotidienne de pétrole a été atteinte. 105,000 barils ont été produits en un jour ; actuellement la quantité recueillie quotidiennement est de 2,000 barils.

M. J. B. Doherty, d'Ottawa, fabriquant en ce moment des maisons portatives, en bois, et qui a le contrat pour la fourniture de celles achetées par le gouvernement, pour Régina, est en ce moment à Winnipeg. Ce monsieur a l'intention de fonder une manufacture de ces maisons dans le Nord-Ouest, et cherche la ville qui lui offrira le plus d'avantages.

Les Américains, décidément, sont en tout gens de progrès. Une jeune femme vient d'être admise, pour la première fois, comme ouvrière dans les ateliers de la fabrique de montres d'Elgin, Illinois. Au lieu de se mettre en grève ou tout au moins de protester, les ouvriers souhaitèrent la bienvenue à la nouvelle arrivée, lui présentèrent des adresses et lui firent hommage d'un très joli nécessaire de toilette. De tels faits se passent de commentaires.

Une communication téléphonique a été établie entre Portland, Maine, et Providence, Rhode Island, soit une distance de 160 milles. L'échange de conversation fut très aisée et les paroles des plus distinctes. Cette expérience a été faite il y a déjà quelque temps, au début de l'emploi du téléphone, entre Montréal et Québec, autant que nous pouvons nous en rappeler elle a partiellement réussie. Elle pourrait être faite de nouveau avec les derniers appareils perfectionnés, dans le but d'établir une communication régulière entre les deux villes.

Le *Roast beef* de la vieille Angleterre est menacé dans son existence. L'Amérique exporte 12,000 animaux vivants par an et 2000 quartiers de bœuf par semaine de Chicago. Une maison de New-York envoie à elle seule 1000 carcasses par semaine. Le Canada avec ses exportations d'animaux vivants tient une bonne place dans ce commerce ; il dépend entièrement de nos cultivateurs et de nos éleveurs de voir ce commerce se développer et prendre d'immenses proportions.

## NOS GRAVURES

## Paris—Les derniers touristes

Pendant tout l'été dernier on a vu dans Paris des bandes d'Anglais s'entasser dans les immenses voitures que des administrations *ad hoc* mettent à la disposition des *Cook's travellers*, et parcourir sous l'œil paternel d'un cicerone, tous les monuments de la grande ville.

Les boulevardiers élégants, les demoiselles de magasin, pimpantes, les commis en course, les petites bonnes de retour du marché, les gavroches persifleurs, des êtres bizarres venus des forêts vierges. Cela leur est, ma foi, bien égal aux Anglais ! Ils cheminent avec flegme, au milieu de cette curiosité joyeuse, sans paraître seulement y prendre garde. Ils comptent les statues de la cathédrale de Paris et les becs de gaz de la place de la Concorde. Ils notent leurs observations sur leurs carnets de voyage. Puis ils remontent dans les breaks monumentaux qui les ont amenés en sifflottant tranquillement le *God save the Queen*.

Heureux peuple !

## Louis Blanc

Voici quelques détails biographiques sur Louis Blanc.

Né à Madrid le 29 octobre 1811, Louis Blanc fut baptisé sous les prénoms de Juan-José-Carlos-Luis. Son père, qui était, lors de sa naissance, inspecteur-général des finances en Espagne, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte, était originaire du Rouergue et appartenait à une famille qui avait beaucoup souffert et vu périr son chef sous la Terreur. Sa mère était Corse et appartenait à la famille Pozzo di Borgo.

Après avoir fait de brillantes études au collège de Rodez, il vint, en 1830, rejoindre son père à Paris, et dut, pour vivre, donner des leçons de mathématiques ; il entra ensuite comme clerc chez un avoué, puis comme maître d'études dans un pensionnat de Paris.

Appelé en 1832, à Arras, pour faire l'éducation du fils du constructeur de machines Hallette, il y resta deux ans, se lia avec Frédéric Degeorge, directeur du *Propagateur du Pas-de-Calais* et publia dans ce journal, entre divers articles de politique et de littérature, deux poèmes, *Mirabeau* et *l'Hôtel des Invalides*, ainsi qu'un *Eloge de Manuel*, qui furent couronnés par l'Académie d'Arras.

Après ces succès, Louis Blanc revint à Paris en 1834 et entra dans la presse d'opposition. Il donna quelques articles au *National*, fut un des collaborateurs de la *Revue républicaine* supprimée en 1835, et écrivit dans la *Nouvelle Minerve*. En 1836, il devint rédacteur en chef du *Bon Sens*, dont il conserva la direction jusqu'en 1838. Il quitta cette direction pour fonder la *Revue du Progrès*, où il donna ses articles sur *l'Organisation du travail*, dont il forma plus tard un volume.

Très connu comme publiciste, Louis Blanc acquit bientôt une grande réputation comme historien lorsque parurent, en 1841, les premiers volumes de son *Histoire de dix ans* (1830 à 1840). Le succès en fut immense. Louis Blanc prépara ensuite sa grande *Histoire de la Révolution française*, dont le premier volume parut en 1847.

Lorsque la Révolution de 1848 éclata, Louis Blanc était l'un des principaux rédacteurs de la *Réforme*, et sa popularité était grande auprès des ouvriers de Paris. Avec l'ouvrier Albert, Louis Blanc fut le représentant désigné du socialisme au sein du gouvernement provisoire. C'est lui qui, avec Lamartine, fit adopter par le gouvernement provisoire l'abolition de la peine de mort en matière politique.

Elu député à la Constituante, par la Seine et la Corse, il opta pour la Seine.

Poursuivi après les événements de mai et de juin 1848, il se réfugia en Angleterre.

Là, il rédigea pendant deux ans un journal mensuel, le *Nouveau-Monde* et termina son *Histoire de la Révolution*, ainsi que différents travaux historiques ou littéraires, telles que les *Lettres sur l'Angleterre*, etc.

Rentré en France après le 4 septembre, il fit partie de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés jusqu'à sa mort. Mais depuis deux ans l'état de sa santé l'avait obligé à renoncer à la politique active.

T.

## CHOSSES ET AUTRES

C'est aujourd'hui l'ouverture de la Chambre locale.

M. C.-O. Perrault, vice-consul de France, est de retour d'Europe.

Le général Butler, gouverneur du Massachusetts, et son état-major, assisteront aux fêtes du carnaval, à Montréal.

L'empereur Guillaume aurait écrit lui-même au Souverain-Pontife au sujet des relations entre l'Allemagne et le Saint-Siège.

M. Jessie Joseph, de cette ville, accuse réception de la somme de \$100 qu'une personne inconnue lui a envoyée dans une lettre.

Les restes de Gambetta ont été transportés à Nice. C'est là qu'il sera enterré, son père ayant refusé de le laisser enterrer à Paris.

C'est monseigneur l'archevêque de Québec qui fera la consécration de Mgr O'Brien, dimanche, le 21 du courant, à Halifax.

La duchesse de Connaught, femme du prince Arthur, d'Angleterre, a donné naissance à un fils, au château de Windsor.

Samedi dernier a eu lieu l'inauguration à Woolwich d'une statue du prince impérial, fils de Napoléon III. Le prince de Galles assistait à cette cérémonie.

Un terrible incendie a éclaté à Milwaukee (Etats-Unis), le 10 courant, et a réduit en cendres un des plus grands hôtels de cette ville. On estime à plus de quatre-vingts les personnes qui ont perdu la vie dans cette conflagration.

La Cour Suprême a rendu jugement dans la célèbre cause de Grant contre le maire de Montréal. L'appel des orangistes a été renvoyé avec dépens. Grant doit, dit-on, s'adresser au Conseil Privé.]

Le nouveau ministre de la justice, à Madrid (Espagne), annonce qu'il se propose d'abolir les exécutions des femmes, ainsi que la suppression des journaux. La suspension sera pour la presse la pénalité la plus élevée.

M. Dorais, candidat défait lors des dernières élections provinciales, se présente de nouveau devant les électeurs de Nicolet, en opposition à M. Houde, ex-député. Les deux candidats sont conservateurs.

Le couvent de la Baie-du-Febvre a été détruit par le feu la semaine dernière. L'incendie a pris naissance à quatre heures du matin. L'édifice, l'ameublement, le linge, tout a été détruit. Les élèves étaient dans leurs familles en congé.

Le Conseil-de-Ville de Québec a voté unanimement la somme de \$350,000 pour venir en aide à la compagnie du chemin de fer du lac Saint-Jean. Le règlement accordant cette aide à la compagnie est extrêmement bien fait et offre toutes les garanties désirables.

Encore une catastrophe terrible. Samedi dernier un incendie a éclaté dans le cirque de Berditscheff, en Pologne, et, avant que les spectateurs eussent pu s'échapper tous, le bâtiment entier était en flammes. Trois cents personnes ont péri.

Les funérailles des quatre victimes de la tragédie qui a eu lieu dans la famille Cooke, ont eu lieu à Little Rideau, le 10 courant. Plus de 600 personnes y assistaient. Les corps des quatre victimes ont été enterrés dans un champ, à 50 pieds de la maison, en vue de la rivière Ottawa. Une garde sévère va y être établie. La fosse a été creusée dans le roc solide.

Le duc d'Aumale et le général Galifet assistaient aux funérailles du général Chanzy. La messe fut dite par trois évêques. Des salves d'artillerie ont été tirées au commencement et à la fin du service. Quant la messe fut terminée, le cercueil fut placé à la porte de la cathédrale, plusieurs discours furent prononcés et les troupes en armes ont défilé devant le corps. Le corps passa la nuit dans la cathédrale et fut transporté le lendemain à Buzançais, où a eu lieu l'enterrement.

Il s'est formé une nouvelle compagnie de navigation, pour le trafic du Saint-Laurent, qui fera opposition à la compagnie "Richelieu et Ontario." Son capital sera considérable et elle sera indépendante de toute autre compagnie du Saint-Laurent. Elle fera le service comme la "Richelieu et Ontario," de Hamilton à Montréal, et de Montréal à Québec, aussi à l'est de Québec et au sud des lacs.

La nouvelle compagnie sera une des plus puissantes qu'on ait vues sur le Saint-Laurent.

Dans le cours de son voyage en Europe, Mgr D. Racine, évêque de Chicoutimi, a élevé au sous-diaconat à Volders (Autriche), messieurs Gauvreau et Côté, de Québec, et cinq autres diacres, tous de l'ordre de Saint-Dominique. Au dîner, le révd. M. Prieur réunissait autour de sa table hospitalière plusieurs religieux et prêtres du voisinage ; au milieu du repas, Mgr Racine a pris la parole et exprimé son bonheur et sa reconnaissance.

A Bologne, les prêtres qui accompagnaient Mgr Racine sont allés prier au tombeau de saint Dominique, et monseigneur a célébré les saints mystères en présence du corps de son saint patron. La chaise qui renferme ce précieux dépôt est un objet d'art, et la chapelle où elle se trouve est d'une grande richesse.

## UNE ENVIE

Un beau matin, la comtesse Mandarinne était sortie sans prévenir personne.

—Où donc est allée Madame ? demanda le comte à la camériste.

—Elle a pris son chapeau à la hâte, sans dire où elle allait...

—C'est étrange ! pensa le comte.

Et tandis qu'il livrait son esprit à mille suppositions, un petit pas retentit sur le tapis de l'escalier, la porte s'ouvrit, et Mandarinne entra toute essoufflée.

Le comte poussa un cri de surprise et d'effroi.

—Ciel ! qu'as-tu donc, ma chère amie ? tes lèvres sont toutes noires.

—Je t'en conjure, pardonne-moi ! fit Mandarinne avec des sanglots dans la voix, et, en se précipitant, pantelante, éperdue, aux pieds de son mari : C'était plus fort que moi ! Je n'ai pas pu résister à cette maudite tentation.

—Deviendras-tu folle ? interrogea le comte en la relevant et en l'entourant de ses bras. Voyons, qu'as-tu ? je te l'ai dit, tes lèvres sont toutes noires... malheureuse ! te serais-tu empoisonnée ?

—Me pardonneras-tu, dis ? je vais t'avouer ma faute et tu ne me chasseras pas, n'est-ce pas ?

\* \*

Le comte adorait Mandarinne.

Il s'assit, la prit sur ses genoux ainsi qu'un enfant, et la jeune femme, appuyant sa tête charmante sur l'épaule de son mari, balbutia ces mots :

—Cependant... je ne suis pas coupable... je t'ai toujours aimé et je t'aime plus que jamais... mais je le répète, c'était plus fort que moi. Ce matin, quand il est passé sous mes fenêtres, je n'ai pu m'empêcher de descendre au galop dans la rue et de courir après lui...

—Après qui ? demanda le comte dont les yeux s'allumèrent soudain d'éclairs précurseurs d'un orage.

—Après... le charbonnier...

La colère du comte se changea en une surprise pénible.

—Achève Mandarinne !...

—Eh bien, oui ! j'avais envie d'embrasser un charbonnier... et je l'ai embrassé... Pouah ! je t'assure que je n'y reviendrai plus...

\* \*

Ce fut un éclat de rire qui accueillit les révélations de la comtesse.

Le comte se tordit littéralement dans un accès d'hilarité.

Il prit son mouchoir et dit en essuyant les lèvres de la comtesse :

—Voilà comment j'efface le péché que tu viens de commettre... mais je te conseille d'avoir des idées moins noires dorénavant.

—Veux-tu donc que je n'aie que des idées blanches ?

—Oui, je l'exige même, mon cher cœur !... mais je souhaite que tu ne les traduises pas de la même sorte que les noires, et qu'il ne te prenne pas fantaisie, demain par exemple, d'embrasser... un meunier !

ALPHONSE LAFITTE.

La mort récente de Lachaud a remis en lumière diverses particularités de sa vie.

On a rappelé, entre autres détails intéressants sur les innombrables causes plaidées par le célèbre avocat, un fait simple et touchant.

C'était le 24 décembre, dans une ville de province où se jugeait une grave affaire ; les débats duraient depuis trois jours, et l'accusé, quoique très digne d'intérêt, semblait perdu.

Après une suspension, l'audience avait été reprise à neuf heures du soir ; le ministère public, écrasant dans son réquisitoire et sa réplique, avait achevé d'enlever tout espoir au défenseur, lorsque celui-ci, à bout de ses adjurations, entend tout à coup sonner, à l'église voisine, le carillon de Noël.

C'était en Bretagne, je crois, et plus d'un juré eût regretté de manquer la messe de minuit.

M. Lachaud tira un parti merveilleux de cet incident inespéré :

"Messieurs les jurés, s'écria-t-il avec des larmes dans la voix, je vous ai dit, en mon âme et conscience, tout ce qui milite en faveur de l'accusé ; je n'ai plus de nouveaux arguments à vous présenter ; mais Dieu lui-même me vient en aide. Entendez-vous les cloches qui annoncent au monde la naissance de l'Enfant-Dieu ? Vous résoudrez-vous à perdre un malheureux au moment même où naît le Sauveur du genre humain, celui qui a relevé la femme adultère et pardonné à ses bourreaux ? Irez-vous vous prosterner devant la crèche après avoir jeté dans l'urne un vote de mort ? Je vous laisse à vos réflexions ; puisse le Rédempteur, que je vais aller, moi aussi, vénérer avec vous, éclairer vos intelligences et toucher vos cœurs !"

Les jurés bretons ne résistèrent point à cette éloquente prière ; ils acquittèrent l'accusé et assistèrent, le cœur plein d'une douce émotion, à la messe de minuit.



## VISION

A mon ami Stéphane Desvigne

Dans l'église du village  
Ma mignonne était un jour...  
Elle vit un blanc visage...  
C'était l'archange d'amour...

Dans une lueur ardente,  
C'était l'ange Gabriel,  
Venu sur l'étoile errante  
De l'azur profond du ciel...

—O' blondinette enfant, reste,  
"Ma voix est douce à ton cœur,"  
Dit le voyageur céleste  
A l'enfant qui prenait peur...

"Des cieux infinis du monde,  
"Je viens te voir de bien haut,  
"Sur cette machine ronde  
"Où tout se flétrit si tôt..."

"Le doux son de ta prière  
"Par son murmure charmant  
"M'a fait venir sur la terre  
"Te consoler un moment..."

"O fillette! de l'orage  
"Si Dieu préserva ton front,  
"Que l'amour soit ton partage  
"Quand les roses fleuriront..."

"Fillette, soit toujours belle,  
"Fillette, je te bénis!...  
"Que ton regard de gazelle  
"Prenne la douceur des nids."

"Que ta bouche enchantresse  
"Soit pour charmer désormais...  
"Adieu, je fuis, le temps presse,  
"Adieu, je fuis pour jamais..."

Il dit, et comme la brume,  
Il a disparu dans l'air...  
Comme un blanc flocon d'écume,  
Il s'éteint dans un éclair.

Et c'est depuis ce mirage,  
Doux comme un rêve enchanteur,  
Qu'avec son charmant visage  
Mignonne a ravi mon cœur...

LÉON RIOTOR.

## ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

SECONDE PARTIE

I

C'était le jour de la comtesse d'Orlandes; elle venait de rester seule, un moment, avec son amie, la marquise de la Frulaye, qui buvait d'un air mélancolique sa troisième tasse de thé, destinée à noyer un nombre respectable d'éclairs, lorsque le domestique de service annonça le baron d'Armeuil, petit vieillard conservé dans le cosmétique, et le gazetier attiré du "faubourg."

—Enfin! dit la comtesse d'Orlandes, nous aurons une nouvelle aujourd'hui; nous voici tout oreilles.

—Donnez-moi un pain au foie gras, d'abord, chère amie, je meurs de faim. Mon coquin de neveu, qui ne doute de rien, m'a fait expédier mon déjeuner: une haute fantaisie de ce monsieur, et depuis midi je suis en campagne. Quelle calamité que les neveux! On ne se marie pas pour vivre en paix, et mesdames vos sœurs vous laissent par testament le soin de leur progéniture... Maintenant un baba, s'il vous plaît, et du thé.

—Nous sommes au petit feu, vous savez, dit la marquise de la Frulaye, du moment que votre neveu est en cause, nous attendons la nouvelle énorme.

—Voici la chose: ce maître fou, flânant hier, dans la moins pieuse des intentions, sur les marches de Sainte-Clotilde, en a vu sortir, au bras d'un homme à cheveux blancs, à façons de grand seigneur, une ravissante jeune fille blonde en demi-deuil; les deux inconnus sont montés dans un coupé attelé de deux bêtes superbes, et voilà mon gaillard tombé énamouré.

—Des chevaux?

—Pas encore, de la demoiselle. Il s'est renseigné près de celles de nos amies qui sortaient de la messe, personne ne connaissait ni le vieillard ni la belle enfant.

—Et vous êtes venu chez moi à la découverte?

—Nous arrivons tous plus ou moins de la campagne, vous avez six semaines d'avance sur nous, donc je me suis dit: Il n'y a que cette chère madame d'Orlandes qui puisse nous tirer d'affaire, surtout si ce sont des étrangers, son mari voyageant beaucoup.

—Apprenez mauvaise langue, que depuis qu'on est en possession d'un rhumatisme et d'une gastralgie, on est fort bien pour moi.

—Touchant!

—Cependant il se pourrait que, au signalement, Gaston reconnût vos gens; il a été aux deux dernières soirées des Affaires étrangères, une fin de deuil pouvait se montrer là. Si je vois Gaston ce soir, comptez sur moi.

—Vous n'êtes pas sûre de le voir?

—Si son déjeuner a passé sans camomille, il dînera sans doute au cercle.

—Bon dos, le cercle! murmura Mme de la Frulaye, en prenant une tranche d'ananas.

—Seulement laissez-moi vous dire, ajouta la comtesse, que votre Renaud est un pitoyable amoureux, vingt, dans son cas, eussent hélé un fiacre, et suivi le coupé de la belle demoiselle... —Eh mais, fit la marquise, si c'était la femme du monsieur?

—Trop jeune! D'ailleurs Renaud assure qu'ils se ressemblent.

—Voilà une précieuse indication que vous oubliez. Des armoires sur la voiture?

—Oui, non... Renaud m'a parlé de roses, c'est ce qu'il a moins regardé, vous comprenez.

—De roses! oh! je crois qu'il va lui falloir en rabattre. A ce qu'il me paraît, vos inconnus sont ni plus ni moins le duc de Rosenthal, un Autrichien richissime, noble comme l'empereur, et sa fille, une merveille dont plusieurs de nos jeunes demoiselles, qui montent en graine, attendent l'apparition dans le monde avec une jaunisse. Enfin, c'est une chance à courir pour Renaud, il est joli garçon, suffisamment spirituel, et point méchant.

—Et nous étions à la Mansourah avec saint Louis, ma chère.

—Oui, bonne maison; plus cinquante mille livres de rentes pas trop écornées.

—Et l'oncle...

—Quel âge a-t-il à présent, Renaud?

—Trente-et-un.

—Pas possible! Mme de Noves, qui est son aînée, n'en a que vingt-sept.

—Et cinq ans de nourrice.

—Pour en revenir aux Rosenthal, reprit la comtesse, il circule que le duc est assez sévère sur le chapitre des "aimables folies"; il me semble que Renaud...

—Oh! rien à tapage. Il a simplement purgé sa jeunesse de la gourme traditionnelle...

—Eh bien, l'oncle a dû se purger à fond autrefois, car il jouit d'une santé édifiante.

—Oui... oui... Voilà des voitures, je me sauve chez Mme de Lauragais, cousine de l'ambassadrice d'Autriche, pour qu'elle nous mijote une petite soirée tranquille où nous puissions rencontrer les Rosenthal.

Le baron d'Armeuil sortit, tandis qu'entraît une dame, mère de trois filles majeures. On lui conta aussitôt le "coup de foudre" de Renaud. N'ayant pas de fils, elle déclara qu'à son avis il était urgent de placer très vite cette millionnaire beauté, sans quoi tout l'hiver le bataillon soupirant resterait en suspens, et les "fillettes" ne s'écouleraient pas. La vie devenait intenable pour les mères de famille; le mariage n'était plus pour ces messieurs qu'un congé de convalescence, et encore que de peine pour leur faire prendre ce congé!

Un coup de timbre: autre visiteuse, dont le chapeau, œuvre d'art de la modiste en vogue, épuisa trente minutes d'admiration.

—Je croyais, ma chère, dit la marquise de la Frulaye, que vous étiez décidée à attendre le printemps avec vos trois "petits malheureux"?

—Oui, très décidée... Puis, je suis passé devant Flora... La chair est si faible! Ah! les modistes et les couturières seront bien punies dans l'autre monde!

Le timbre résonna de nouveau, et la charmante vicomtesse de Verrières, exquisement mise, et tout embaumée de violettes, fit son entrée la mine dolente.

—Qu'y a-t-il, Jeanne? Une de vos petites filles serait-elle malade? demanda Mme d'Orlandes, dont le seul bonheur était ses enfants.

—Grâce à Dieu! mes chères mignonnes sont bien... Il s'agit de ma cousine Bathilde.

—Est-ce que son mariage est rompu? s'écria la dame aux trois filles, pour laquelle il n'existait point d'autre catastrophe.

—Rompu, non.

—Mais du tirage?

—Plus que du tirage, il est sérieusement menacé.

—Racontez-nous cela.

—Il y a huit jours, M. de Nancey est invité à l'ambassade d'Autriche, en sa qualité d'apprenti diplomate: une soirée presque intime, en "demi-peau." Avant, il dîne chez moi avec Bathilde, et paraît plus épris que jamais: un feu de Bengale vert tendre. Le lendemain, à mon cinq heures, je le vois arriver l'air jaune. A peine assis, à propos du temps qu'il fait, le voilà qui part à fond sur la vie champêtre et ses délices: un joli nid, loin du monde, de ses mesquineries, de ses plaisirs malsains... Vous savez que Bathilde et son père ont la campagne en horreur, ils y passent juste les mois où il n'y a personne à Paris, la figure collée à un diorama des boulevards qu'ils ont installé dans leur parc; entre ces contemplations, ils s'asseyaient le dos tourné aux fenêtres. Donc, vous devinez que j'interromps M. de Nancey au beau milieu de son idylle, et mes yeux dans ses yeux, je lui dis:

—Ah ça! qu'est-ce qu'il y a?

Lui, mollement:

—Rien... rien... seulement je songe parfois avec appréhension à la différence de mes goûts avec ceux de...

—Depuis quand êtes-vous atteint de cette passion pour la campagne?

—Mais... depuis toujours.

—En ce cas, c'est une passion discrète, voilà le premier mot que j'en entends; nous ne nous connaissons cependant pas d'aujourd'hui. Bathilde passe quatre mois aux champs avec son père, qui y est d'une humeur noire, elle en passera bien six avec un mari aimable et gai. Je ne sais pas de plus long terme, ou alors c'est le suicide à petites journées. Il m'a répondu: "Oh! six mois, très bien" d'un froid! et s'est levé. Aussitôt la porte fermée, mon cousin de Pia, qui n'avait soufflé mot, nous écoutant avec un demi-sourire, m'a dit: "J'étais hier à la soirée de l'ambassade et je vais vous révéler le nom de l'amour de Jacques pour la campagne. Il s'appelle Mlle Wilhelmine de Rosenthal, fille et unique héritière d'un des plus grands seigneurs de l'Autriche, riche à ne pas savoir, jolie à miracle; de l'instruction, des talents, de l'esprit à revendre; une candeur d'enfant; de coquetterie, pas un atome, et raffolant de la campagne où elle a presque toujours vécu. Jusqu'à quinze ans, elle a porté dans ses médaillons des brins de laine de ses agneaux favoris. Une pastoure à nous changer tous en chiens de berger."

—Autant le choléra qu'une semblable merveille! dit la dame aux trois filles.

—C'est à peu près ce que j'ai répondu à mon cousin. Mon seul espoir est qu'en dehors de son ambassade, où le duc va en vieil ami, Mlle de Rosenthal ne paraîtra dans aucun salon

cette année. Elle veut la laisser passer encore entière sur le deuil de sa mère, qu'elle a perdue il y a quinze mois.

—Parfait! dit la marquise de la Frulaye: nous, pendant cette fin de réclusion, marions-la à Renaud de la Boissière.

—Comment!

—Il l'a vue, ma chère, et en divague.

Seconde édition du coup de foudre.

—De cette façon, ajouta la marquise, cette dangereuse étoile ne se lèvera dans son plein qu'accompagnée d'un satellite. Vous, pendant ce temps, vous aurez traîné les rêfifs devant M. le maire. Je cours chez la duchesse de Lauraguais, pour que M. de Nancey ne soit pas de la soirée de présentation à l'ambassade, ni aucun célibataire trop frappant en dehors de Renaud. Nous irons toutes, et nous nous passerons Mlle de Rosenthal, avec le mot d'ordre: la Boissière. Ce sera une double bonne action. Nous ferons le bonheur de Renaud, que je crois très capable de faire celui de Mlle de Rosenthal. Sans cette conviction, je me garderais de me mêler de cela, et, jouissance délicate, nous "roulons" les volages et leurs coupables espérances.

—Je vous vote une statue, dit la vicomtesse de Verrières.

—Et moi, le socle! s'écria la mère de famille.

Edme-Marie-Ferdinand Renaud de Matigny, marquis de la Boissière, grand jeune homme blond, élégant et beau, un des dessus du panier du high-life, était debout devant la cheminée du Jockey-Club, fort peu intéressé par les péripéties d'une partie de bésigue, engagée à quelques pas de lui; son esprit était ailleurs. Il suivait son oncle, le baron d'Armeuil, et les progrès de sa nouvelle à sensation. Le lendemain, "tout Paris" le saurait épris d'une ravissante inconnue qui, elle, l'appréhendait sûrement le surlendemain. Ainsi, avant d'être présenté, il aurait déjà fait un gentil bout de chemin dans la jolie tête de Mlle de Rosenthal. Il se répétait avec complaisance ce nom de six millions de dot, ce nom que son oncle cherchait. L'avait-il avalé son "canard" à la passion foudroyante! avalé, l'air ému. Ces vieux jeunes conservaient des reliquats d'innocence "épatants" pour les vieux jeunes comme Renaud. Quant à l'usurier qui le mangeait, c'était décidément un brave homme dans l'espèce. Aussitôt que l'arrivée du riche duc autrichien avait été signalée dans le monde de l'argent, le père Mathieu, renseignements pris, avait pensé à son client pour enlever, haut la main, les millions de la demoiselle. Moyennant cette conquête, il refaisait une virginité à ses cinquante mille livres de rente pour la signature du contrat. Cette Wilhelmine Rosenthal était vraiment d'une beauté idéale. A sa vue, Renaud avait senti tressaillir le coin de son cœur réservé à l'hyménée. Il était certain d'être amoureux de cette séduisante créature au moins deux ans, peut-être trois... une jolie partie de plaisir. Après, mari correct, plein d'amabilité, mais ne pouvant enfin vivre comme un ours.

Tel était l'homme, ni mieux ni pire, haute gomme dans les tons doux. Depuis sa majorité, époque à laquelle il avait reçu de son oncle et tuteur la moitié de la fortune laissée par ses parents, un million, Renaud de la Boissière n'avait eu qu'un but: s'amuser avec le plus de tenue possible, pour se ménager agréable, dans son monde, ce qu'il appelait le quart d'heure de Rabelais: le mariage. Cette dette payée à la société et au nom de ses ancêtres, il estimait qu'il aurait assez mérité de la patrie, et pourrait retourner sans remords à ses petites distractions. Il se promettait, par exemple, d'agir en sorte que jamais aucun bruit fâcheux n'arrivât jusqu'à sa femme. Il voulait qu'elle fut heureuse, très heureuse! Il était si bon garçon!

II

Les premières voitures arrivaient à l'ambassade d'Autriche pour cette soirée, tirée sur le volet, qu'avait demandée la duchesse de Lauraguais à la requête du baron d'Armeuil et de ses amis. C'est si amusant de marier les autres! L'ambassadrice, bonne et charmante femme, y allait de tout son cœur, trouvant Renaud de la Boissière accompli de physique et de façons, et n'ayant recueilli sur son compte que ces quelques "vétilleries" sans lesquelles, assuraient ces dames, un homme fait un peu sourire.

Entre les flots de soie et de dentelles de la comtesse d'Orlandes et de la vicomtesse de Verrières émergeait le baron d'Armeuil, enthousiasmé de son neveu, qui était à merveille en "consumé." Isolé dans un coin, le beau Renaud, les yeux attachés à la porte, l'air nerveux, s'était procuré pour ce soir-là une pâleur éloquent, révélant les progrès de l'incendie.

—Est-il assez empoigné! murmurait le baron. Qui aurait cru qu'un pareil insouciant!... Moi je suis ravi, rajeuni, cinq pulsations de plus à la minute.

—Savez-vous, dit Mme de Verrières, qu'il nous a tout juste salués à notre arrivée, cet ingrat?

—Oui, oui, il est dans la note. Elle et moi, les autres, des atomes inconnus. C'est admirable!

—Il est certain que l'amour est le chef-d'œuvre du bon Dieu, fit la vicomtesse, qui en savait quelque chose.

—Mais que de caricaturistes! soupira Mme d'Orlandes.

—Voilà, on les annonce, dit la marquise de la Frulaye.

Le duc de Rosenthal et sa fille entrèrent.

Le duc, les cheveux tout blancs, la taille voûtée, le visage amaigri et empreint d'une tristesse qui rendait plus frappante sa grande mine hautaine. Mlle Mina, encore voilée d'une mélancolie sous laquelle on sentait que sa radieuse jeunesse allait bientôt recommencer à sourire.

Enveloppée dans les floconnements vaporeux d'une robe de gaze blanche à peine décolletée, des mugets des bois tremblant à son corsage et couronnant sa tête blonde, sans un bijou, Mlle de Rosenthal, avec sa chaste et exquise beauté, marquée de la fière aristocratie de sa race, elle traversa le salon pour venir saluer l'ambassadrice, il se dégagea d'elle je ne sais quelle douce splendeur. Des voix murmuraient: "Idéalement jolie! l'incarnation de la suavité... du satin blanc vivant."

—C'est un succès de perle fine, dit la brune marquise de la Frulaye, résumant l'impression générale.

—Eh bien, l'oncle? ajouta-t-elle.

—Je cherche mon mot. Un chérubin armoiré en chair rayon de lune, qui me donne envie de me mettre à genoux pour faire ma prière. Je n'aurais jamais supposé Renaud capable d'apprécier une strophe de poésie lyrique.

—Poésie mêlée à une prose très savoureuse, à ce qu'il me semble, dit le comte d'Orlandes.

—Attendez, je commence à entrevoir sous ces flottements de gaze... Harnibieu! les beaux bras! le joli cou! et quelle taille! Ce serait vraiment dommage de ne leur faire que sa prière... —C'est fort l'avis de Renaud. Regardez, une extase!

Le marquis s'approcha.

—Délicieuse! n'est-ce pas mon oncle?



— Ah ! tu nous reconnais... Oui, absolument délicieuse ! j'en suis presque effrayé, je crains de rudes compétitions.

Renaud se pencha vers le baron et murmura :  
— Vous n'ignorez pas qu'elle sait que je l'aime, ou du moins elle sait qu'un jeune homme qu'elle rencontrera ici ce soir est follement épris d'elle. C'est Mme de Lauragais qui a préparé ainsi la voie. « Si elle vous devine, a ajouté l'ambassadrice, ce sera un signe, et il n'y aura plus qu'à se laisser porter. » Maintenant, allons nous faire présenter au duc.

Mina s'est assise à côté de la duchesse de Lauragais, oppressée d'une délicieuse émotion. Celui qui l'aime est là... celui dont depuis un mois elle occupe toutes les pensées. C'en est fait, elle entre dans sa vie de femme, la première moitié de son existence descend dans le passé... Adieu l'aurore ! Et paix à ce souvenir qui dort dans ton linceul rose... C'était trop tôt, Mina n'avait pas compris. Une petite fibre se brise silencieusement au fond de ce cœur novice, adieu l'aurore, voici le jour. De ses grands yeux bleus, dont son émoi fait battre les paupières soyeuses, Mina suit ces hommes que l'ambassadrice présente à son esprit : Celui-ci est trop mûr, ce jeune est déjà chauve, cet autre est trop gros... Pas mal ce grand mince, mais l'œil vague...

— Patience ! dit la duchesse, patience !  
— Bien, celui-là, s'il n'était roux...  
— Pas mal encore cet attaché d'ambassade, mais les vilains pieds !

— Le beau jeune homme avec ce petit vieux !  
Le regard de Renaud s'égarait à droite et tombe brûlant dans les yeux de Mina. Elle rougit et murmure :

— Je voudrais que ce fût lui...  
— C'est lui ! petite sorcière...  
— Vrai ! oh ! le bonheur !  
Derrière elle la vicomtesse de Verrières et la marquise de Frulaye sourient :

— Partie gagnée ! Nulle crainte à présent, Mina peut rencontrer des hommes d'une réduction plastique égale à celle de Renaud, elle ne les verra pas.

(La suite au prochain numéro.)

## LES VIOLETTES

### UNE HEURE DE PROMENADE

Aux premiers temps de notre mariage, nous habitons à Saint-Majan, une petite ville entre montagne, bâtie sur un coteau, avec une gentille rivière en bas, et en haut une superbe cathédrale dont on voit le coq de quatre lieues à la ronde. L'enfance de ma jolie Adèle s'était écoulée dans un village des environs, Pommuscat, s'il m'en souvient bien, et j'avais pour ma part, à Saint-Majan même, quelques vieux parents qui me recueillirent après la mort de mon père et de ma pauvre mère.

Je me rappelle surtout ma tante Isabelle. La digne femme ! Elle m'aimait à la folie. C'est elle qui, depuis que feu Michel Aurissergues, son mari, l'avait laissée seule au monde, s'était plus particulièrement occupée de moi, m'élevant avec force gâteries, soucieuse quand je quittais son jupon, toujours en haleine pour deviner mes désirs ; bref, elle a fait de moi ce que je suis encore : un bon homme naïf et tendre, *casanier* comme pas un, frileux comme une marmotte, et qui jamais n'a mis le nez dans la politique. Brave tante Isabelle ! Il n'est pas un souvenir de ma prime-jeunesse auquel ne soit mêlée sa bonne figure un peu ridée, un peu jaune, mais si aimable avec ses yeux bruns où se reflétait toujours quelque rayon de soleil, et ses cheveux déjà blancs, lissés soigneusement en bandeaux sous son bonnet de tulle noir ! A part la mort de son mari et celle de ma pauvre mère, sa sœur (elle les a pleurés, *peccairé !* toute sa vie), l'existence de ma tante s'est écoulée, tranquille et douce, moitié dans la vieille maison paternelle de la rue des Cordiers, tout là-haut dans les quartiers anciens, presque à toucher les remparts, moitié dans sa grangette des bords du Gargaillou, où nous passions ensemble les étés.

L'hiver, dans la vénérable maison où Francille, la cuisinière, nous servait de si bonnes *farinettes* au caramel et des soupes de *courge* sentant la violette comme on n'en fait qu'à Saint-Majan, je travaillais penché sur l'*Epitome*, le *Selecte*, le *De viris*, et plus tard sur d'autres grimoires, grecs et latins, tandis que ma tante tricotaït au coin de la grande fenêtre où se peignaient tour à tour toutes les belles couleurs du temps. Il y soufflait toujours, dans ce haut Saint-Majan, un vent terrible, qui vous avait une voix et des cris, à croire qu'il était vivant. Il arrivait en grondant, tout en colère, des hauteurs de Trou-la-Baume, fier avec ça et parlant haut, comme un conquérant qui somme une forteresse ; puis, houp ! houp ! de grands coups d'aile appliqués contre les murs comme avec un bélier ; puis un silence ; il attendait qu'on lui ouvrit ; et, comme on avait garde, il se fâchait tout rouge. Ah ! c'était une belle rage alors ! On aurait dit qu'il prenait du champ ; puis, terriblement, il s'engouffrait dans les rues trop étroites pour ses ailes. Il allait comme un aveugle, droit devant lui, se brisait au coin des maisons, tourbillonnait dans les enfouissements, faisant trembler les vitres, battait les contrevents détachés, s'acharnait après les girouettes, culbutait les tuiles des vieux toits, buvait d'une lapée l'eau des ruisseaux, ébranlait le clocher, sonnait le tocsin de la cathédrale, s'abattait sur les arbres de la place avec un bruit d'averse, souffletait la flamme des reverbères, bref, menait un vrai train d'enfer. Et quel virtuose ! quels cris ! quels hurlements ! quels gémissements ! Tantôt il commandait,

tantôt il suppliait. Il avait des clameurs de clairon et des vagissements de bête blessée. Tour à tour humble et belliqueux, il passait d'un extrême à l'autre avec une vélocité de violoniste expert. A de certains moments il sifflait comme un régiment de serpents ; à d'autres, il pleurait comme un petit enfant ; puis, fantasque en ses allures, il embouchait sa longue trompette et vous sonnait des fanfares, des chevauchées qui s'en allaient au galop le long des murailles. Enfin, convaincu peut-être de son impuissance, il se faisait tout petit, se taisait presque, se glissait sous les portes, montait l'escalier vivement et venait remuer quelque portière souple ou faire danser la flamme de la lampe sur la grande table où j'étudiais.

— Quel temps ils doivent avoir sur mer ! disait ma tante entre ses dents.

Et, tout en murmurant une prière à voix basse, elle ajoutait :

— Pauvres marins !

— Moi, tout en l'écoutant, je me pelotonnais délicieusement sur ma chaise en songeant que j'étais bien à l'abri et que le vent du dehors ne chavirerait pas ma barque. On est comme ça quand on est jeune... et même plus tard quelquefois.

Puis l'hiver s'en allait, et, comme apparaissaient les premiers hirondelles, toute la maisonnée faisait ses paquets pour s'installer là-bas au bord du Gargaillou, dans la grangette dont ma tante avait fait un véritable paradis. Il y avait là, vers la fin de mars, quelques journées de remue-ménage ; on récurait les casseroles, on faisait la lessive (oh ! le beau linge blanc suspendu aux cordes dans la cour), on lavait les chambres, les cuisines, la salle à manger, toutes les pièces de la maison ; puis on remettait les housses des chaises et des fauteuils, on frottait consciencieusement les parquets, et bonjour ! plus personne jusqu'au mois d'octobre d'après. Toute la maisonnée dévalait du coteau pour aller, durant des mois, revoir l'eau verte de la rivière, les ormeaux, les frênes, les peupliers et l'herbe longue qui pousse drue sous les vieilles feuilles de l'an dernier.

Il y avait de tout dans cette grangette de ma tante. *Péccairé !* là où elle était, le chemin de fer passe aujourd'hui. Il y a un dépôt de machines tout noir à la place de la maisonnette si blanche avec ses volets verts, ses tuiles rouges et sa treille de raisins *verdals* qui en en faisait le tour. Quand j'y songe !... Le verger avec ses cerisiers pleins d'oiseaux gourmands et de guignes rouges, ses poiriers tout blancs vers la fin de mars, ses pêchers lilas qui faisaient tant et tant de si grosses pêches, puis ses bordures de fraisiers odorants, le gros noyer du bout, un arbre curieux comme tout, qui ne pouvait s'empêcher de regarder par-dessus les murs, et les espaliers crucifiés, au midi, que le soleil chauffait à blanc pendant la canicule, et mille autres bonnes choses que j'oublie : le potager avec sa *segno*, un puits du temps des Romains sûrement, où, toute la sainte journée, tournait, tournait, sans cesse le vieux cheval Caroube, un héros d'autrefois mis au *rancart* ; le potager dont j'avais peur quand j'étais petit, à cause des limaces cornues qui lamaient d'argent les feuilles des choux et des betteraves ; et aussi le jardin aux ailes bordées de buis taillé, coupées carrément et sablées de fin gravier de rivière qui craquait sous les pieds. Ce jardin, c'était le préféré de ma tante ; elle y avait toujours quelque chose à modifier, quelque embellissement à ajouter, une corbeille de scabieuses par ci, un tronc à planter par là, un jet d'eau à faire jaillir, une tonnelle à réparer ; c'était, après moi, son enfant gâté. Entre nous, tout y poussait un peu à la diable ; mais ça n'en était pas plus laid. J'ai vécu là bien des après-midi à l'ombre de la maison, sous les jububiers qui se dressaient aux deux côtés de la porte, bien de jolies heures ; maintenant des trains y sifflent et tout y est comme dans un four.

Justement, ce jour-là, vers le commencement d'avril, dans les premiers temps de notre mariage, Adèle et moi nous avions été déjeuner chez ma tante Isabelle, au bord du Gargaillou. Notre journée, sans être triste, avait été marquée de certains ennuis silencieux et d'autant plus mornes. A cette époque-là, jusqu'à ce jour-là du moins, j'ignorais si j'aimais ma femme, et ce n'est pas gai, cet état, pour un jeune ménage. J'avais épousé Adèle sans la préférer, comme je me serais marié avec une autre, tout bonnement pour plaire à ma tante, qui m'obsédait de ses prières, et parce qu'elle avait une fortune à peu près égale à la mienne. Adèle n'avait pris, en sortant du couvent, à dix-huit ans, tout comme elle en aurait pris un autre et par les mêmes raisons. Et, *vaillè que vaillè*, on nous avait unis devant le maire et le curé sans que nous eussions eu le temps de nous sentir un goût bien décidé l'un pour l'autre. Elle prétend qu'elle m'a toujours trouvé aimable... Les femmes, vous savez ! Moi, elle me paraissait naïve, ignorante de tout, sottée avec ses éternelles questions de pensionnaire et ses yeux baissés à propos de rien. Pauvre insensé ! quels trésors j'ignorais ! Nous étions souvent froids, cela va de soi, l'un envers l'autre, et gênés, surtout quand les yeux de ma tante Isabelle semblaient nous demander raison de notre incompréhensible attitude. Mais allez donc changer le cours des choses ! Plus nous

allions, plus nous nous éloignions, et c'était triste, je vous en réponds, pour elle et pour moi.

Ce jour-là donc, nous avions été froids plus que jamais. A peine si nous nous étions parlé du bout des lèvres pour dire quelques mots polis, secs. On avait déjeuné mélancoliquement, puis fait un tour de jardin, ma tante, entre nous deux, ses yeux vifs allant de l'un à l'autre comme pour allumer l'étincelle qui n'existait pas. J'avais, d'un geste cérémonieux, offert à ma femme deux ou trois brins de verveine qu'elle avait négligé de se mettre au corsage ; puis il m'avait semblé que ses yeux se gonflaient comme si elle allait pleurer, ce qui m'avait donné de l'humeur... J'étais un bourreau, alors ! un bourreau—s'il n'y avait pas de quoi *rire !*—puisque je faisais pleurer les femmes ! Tout rageur, je mordillais une feuille de citronnelle arrachée fiévreusement. Enfin, trois heures avait sonné. Comme nous allions partir pour remonter à Saint-Majan, ma tante Isabelle, toute triste, nous regarda en nous tenant les mains.

— Jacques, dit-elle tout à coup, il est de bonne heure. Vous avez bien le temps avant la nuit... Si, au lieu de prendre par la route, vous passiez au bord de l'eau... par le bois ; on dit qu'il y a de si jolies violettes !

— Quelle idée ! des violettes ! Pourquoi faire, grand Dieu ?

— Je t'en prie, ajouta la bonne femme. Adèle me fera un bouquet.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ! Si cela doit vous être agréable ! Veux-tu, Adèle ? lui dis-je ; tu verras ; c'est joli, le bois.

Puis on se fit des adieux et nous partîmes.

Quelle belle après-midi de printemps ! Je n'en connus jamais de plus dorée et de plus suave. Il y avait dans l'air embaumé tant de paix et tant de mouvement à la fois ! Tout y vibrait, la lumière dans le bleu, les jeunes feuilles au bout des branches, les pointes des herbes sur le sol, les premières fleurs dans leur robe toute neuve, les insectes et les mouches entre les ramures, tout jusqu'à l'eau du Gargaillou, qui filait en bas sur les cailloux multicolores et vous répétait avec sa voix claire les gazouillements des oiseaux qui venaient y boire. Il me semblait qu'une poudre de rayons subtile m'entraînait dans le crâne et m'illuminait tout en dedans, que je nageais dans un océan d'or plus léger que l'air, et que je me grisais des vapeurs de cette mer idéale. C'est vrai que je m'enivrais peu à peu, et même deux ou trois fois je regardai Adèle... pour voir. Elle marchait à mes côtés, oubliant d'ouvrir son ombrelle, les yeux baissés avec une petite moue au coin des lèvres. Sur la lisière du bois j'avais, oui, j'avais une bonne envie de l'embrasser. Mais la fraîcheur des feuilles et de l'ombre éteignit la flamme de ma pensée, et nous entrâmes, ma femme et moi, dans le sentier.

— Maintenant, dis-je, nous allons chercher des violettes.

— Oui, des violettes, répondit Adèle comme un écho.

— Je n'en ai pas vu encore une, repris-je embarrassé.

— En cherchant bien, peut-être, murmura-t-elle.

Et chacun, de notre côté, nous nous penchâmes sur le gazon.

Ah ! ce bois, quel amour de bois ! Ils l'ont défriché pour y mettre une vigne, ces sauvages d'aujourd'hui ! Il y avait deux bosquets en un. D'abord celui des hautes frondaisons : des arbres orgueilleux qui vous portaient fièrement leurs branches en plein ciel, platanes, érables, frênes, ormeaux, tout cela inondé de lumière, rempli de nids, harmonieux instruments dont jouait un artiste invisible. Puis, au-dessous, le menu peuple des taillis, à l'abri de ces grands seigneurs : les yeblès en parasol, les bardanes aux feuilles larges et cotonneuses, les ronces serpentine qui jettent partout leurs bras de pieuvres, les clématites sarmenteuses qui, d'arbre en arbre liant leurs nœuds, vont porter les bouquets de plumes de leurs graines ; que sais-je ? Et encore au-dessous la populace des fleurs : mourons, stellaires, pis-senlits, sauges violettes, graminées souples et fines, euphorbes pâles, arums à grandes feuilles tachées de noir ou résillées de blanc, toute une flore charmante à voir dans la lumière verte qui allait diminuant jusqu'au sol...

— Aie ! fit tout à coup ma femme avec un cri d'effroi. Et elle s'approcha de moi toute tremblante.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, effrayé moi-même au premier moment.

— Là, là ! fit-elle en se collant à moi.

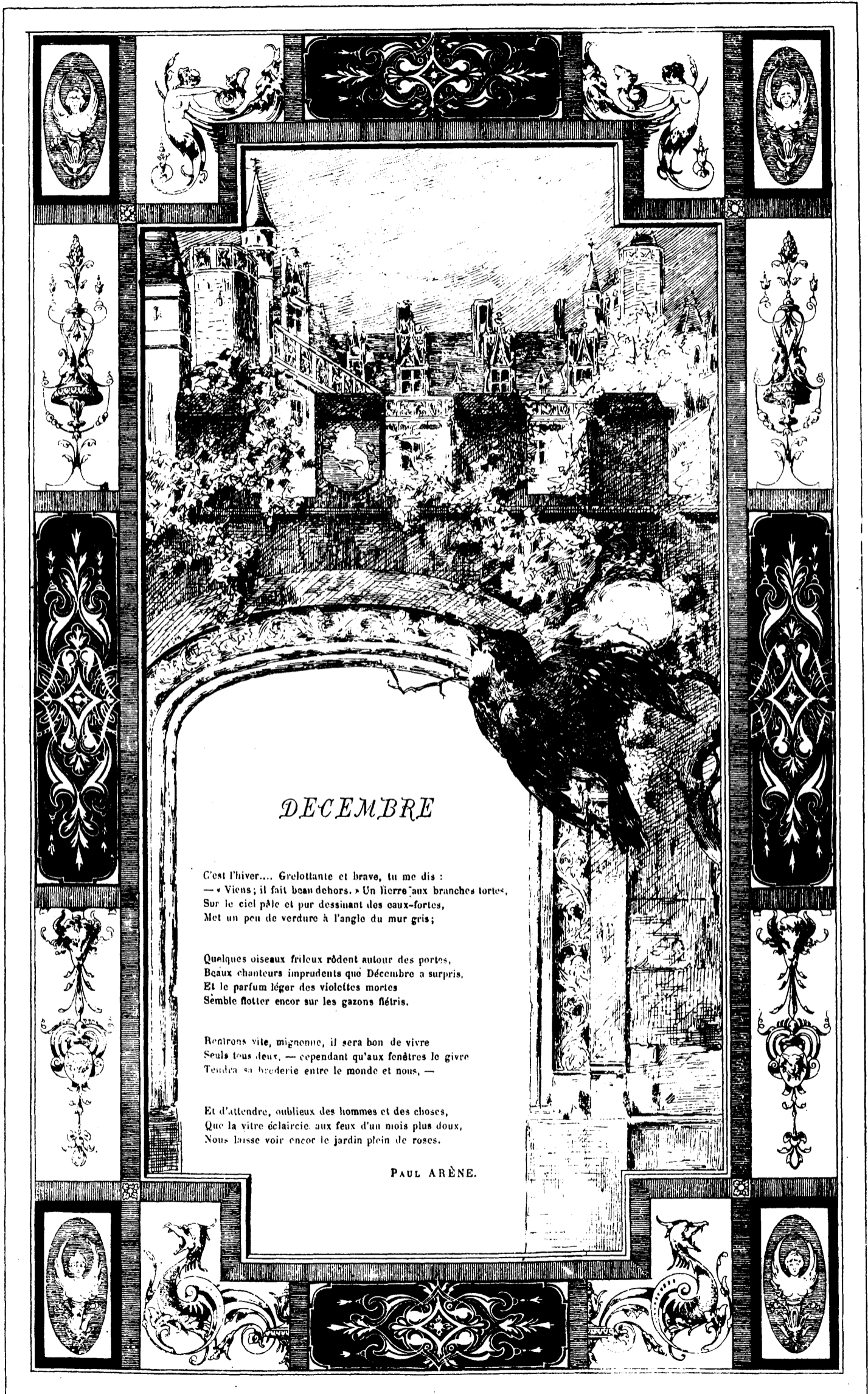
Là, c'était un lombric gros et long qui traînait paresseusement ses anneaux noirs sur la terre humide.

— Ça ! repris-je d'un ton méprisant.

Et, du bout de ma canne, sans le blesser, je fis sauter le ver dans l'herbe où il disparut.

— Peureuse ! fis-je doucement pour ne pas perdre contenance.

Ma femme me regardait avec des yeux que je ne lui avais jamais vus. Est-il possible que depuis les trois mois que nous étions mariés, je n'eusse jamais songé à examiner les yeux de ma femme ? Ma parole ! je ne les lui connaissais pas, ces admirables yeux bleus, limpides comme l'air des montagnes, frais comme les sources du rocher, et grands, si grands, que tous les astres s'y lèvent, comme dit Victor Hugo. Elle me re-



## DECEMBRE

C'est l'hiver... Grelottante et brave, tu me dis :  
 — « Viens ; il fait beau dehors. » Un lierre aux branches tortes,  
 Sur le ciel pâle et pur dessinant des eaux-fortes,  
 Met un peu de verdure à l'angle du mur gris ;

Quelques oiseaux frileux rôdent autour des portes,  
 Beaux chanteurs imprudents que Décembre a surpris,  
 Et le parfum léger des violettes mortes  
 Semble flotter encor sur les gazons flétris.

Rentrons vite, mignonne, il sera bon de vivre  
 Seuls tous deux, — cependant qu'aux fenêtres le givre  
 Tend sa broderie entre le monde et nous, —

Et d'attendre, oublieux des hommes et des choses,  
 Que la vitre éclaircie aux feux d'un mois plus doux,  
 Nous laisse voir encor le jardin plein de roses.

PAUL ARÈNE.

gardait avec un restant de terreur au coin des paupières et un air de confiance entière, *candide à toucher une pierre*. Les joues, un peu amincies, se gonflaient doucement, et je voyais presque son cœur battre sous son corsage. Ah ! mon Dieu ! quel désir effréné de l'embrasser naquit soudain en moi, grandit, m'éblouit !... puis passa comme il était venu.

— Ça, dis-je, c'est un ver de terre.

— Ah ! fit-elle.

Et elle se remit à chercher des violettes.

Elles étaient sûrement bien jolies, ces violettes, mais tout au moins aurait-il fallu qu'elles se laissassent entrevoir. J'avais beau chercher, chercher, je ne voyais devant moi que deux fleurs bleues, si bleues, si vivantes, si enchanteresses, qui s'obstinaient à me rester sous les yeux et qui m'échappaient toujours quand je voulais les cueillir. Elles étaient partout, sur le gazon, dans l'herbe ; elles se suspendaient aux branches, et même tout en haut des arbres, quand je levais la tête pour regarder le ciel entre les feuilles. Evidemment, j'étais sous un charme ; je m'y arrachai violemment.

— Tiens, dis-je à Adèle, regarde comme c'est joli !

Un blanc liseron, hâtif sans doute, s'ouvrait tout grand au bord du talus de la rivière. Sa large corolle épanouie, candide comme un lis, montait éperdument comme altérée de rosée et d'air libre ; elle montait amoureusement tendue entre les feuilles aiguës des roseaux, admirablement poétique et belle.

— Mon Dieu ! dit-elle, la gracieuse fleur !

— Je vais te la cueillir ; attends un peu.

— Non, non ! laisse-là, je t'en prie.

Baste ! j'étais déjà sur le bord du talus, j'avais la main vers le liseron, j'allais l'atteindre, quand... *patu-tras !* le pied me glisse sur la glaise humide du talus, et je tombe piteusement, en me retenant à grand-peine à une branche de sauvageon. Le Gargaillou, vert et profond, avait en bas des airs sinistres.

— Jacques ! mon Dieu ! criait Adèle toute pâle d'effroi.

— Ce n'est rien, rien du tout, fis-je en me relevant et en brossant de la main la jambe de mon pantalon toute maculée de boue. J'ai glissé.

— Tu ne t'es pas fait mal, Jacques ?

— Mais pas du tout, pas du tout, je t'assure.

Elle tremblait comme un jonc. Je la pris entre mes bras, je la regardai bien décidément, bien en face. Dieu ! quelle jolie Adèle que la mienne ! Et, comme elle avait encore peur, je lui mis un grand, grand baiser sur le front.

— Ah ! Jacques, dit-elle tout émue.

— Ma femme, mon Adèle ! quel monstre j'ai été, quel ingrat !

Et, comme je retrouvais dans ses yeux les deux fleurs bleues de tout à l'heure, je les cueillis à pleines lèvres, buvant avidement les petites larmes qui pendaient au bout des cils comme des gouttes de rosée.

Nous ne cueillîmes pas de violettes ce jour-là. Nous remontâmes lentement, serrés l'un contre l'autre, la côte de Saint-Majan, en nous disant à l'oreille des bêtises d'amoureux, tandis que le soleil se couchait dans une gloire, derrière les montagnes de Trou-la-Baume. Et quand nous fûmes dans notre tranquille chez-nous de la rue des Cordiers, nous inaugurâmes par le plus charmant des repas en tête-à-tête la vie délicieuse que nous avons menée ensemble pendant trente ans, et que nous continuerons encore pendant de longues années. Car j'aime ma femme comme le jour des violettes.

Quand, le lendemain, contre son habitude, tante Isabelle vint nous voir, elle nous trouva si gais qu'elle en fut toute regaillardie.

— Eh bien, dit-elle, et ces violettes ?

— Il y en avait beaucoup, mais nous ne les avons pas vues, répondis-je en serrant Adèle dans mes bras.

P. CHALON.

## NOUVELLES DIVERSES

— Le *Canadien*, de Québec, est devenu journal du matin.

— Caroline Townsend, femme de couleur, est morte mardi de la semaine dernière en sa résidence, à Flushing, Long Island, âgée de 112 ans.

— Chiniqy s'est embarqué pour l'Europe la semaine dernière. Il a renoncé à l'idée de venir évangéliser les populations de Montréal cet hiver.

— Le général Saussier, commandant la division d'Alger, a été nommé en remplacement du général Chanzy au 6<sup>ème</sup> corps d'armée.

— Montréal sera probablement dotée, d'ici à quelque temps, d'une nouvelle compagnie de téléphone. M. L.-N. Benjamin, avocat de cette ville, est parti pour New-York, afin de s'entendre avec certains intéressés de cette dernière ville.

— On a vu au Nord-Ouest, en décembre, des coqs de Bruyères, ou oies blanches, comme on les appelle en

Ecosse. Les naturels disent que c'est un signe certain d'un hiver rigoureux, ce qui est bien justifié par la température actuelle.

— Bradlaugh, qui poursuivait le sergent-d'armes de la Chambre des Communes d'Angleterre, pour l'avoir mis à la porte de la dite Chambre, a perdu son procès.

— A la prochaine session de la législature provinciale, on demandera que l'acte d'incorporation du chemin de fer Great Eastern soit amendé afin de permettre à la compagnie d'élever son capital à six millions de piastres, de construire un pont sur le Saint-Laurent et pour d'autres fins.

— Un prédicateur catholique, le R. P. Gladu, Oblats, qui prêche en ce moment des retraites aux Etats-Unis, vient d'y créer, dans quelques villes en partie françaises, des sociétés de Tempérance partielle ; les sociétés s'engagent à ne jamais entrer dans une auberge pour boire des boissons enivrantes et à ne jamais en offrir à qui que ce soit. L'usage modéré des liqueurs chez soi n'est pas prohibé.

— Les élections annuelles de la Société de Secours Mutuels des Français de Montréal, ont eu lieu le 8 janvier avec le résultat suivant :

Président, J. Hirtz, réélu à l'unanimité.

Vice-président, C. Davis.

Trésorier, E. Galibert, réélu à l'unanimité.

Secrétaire, J. Helbronner, réélu à l'unanimité.

Comité de surveillance : H. Lacan, réélu, A. R. Cintrat, réélu, E. Boulet, A. Marois, S. Brocherion.

— Les fêtes du carnaval promettent d'être les plus intéressantes et les plus belles que Montréal ait encore vues.

Le maire a décidé de proclamer l'après-midi du 24 un jour de fête publique.

Un télégramme de M. Erastus Wyman, de New-York, nous apprend que les journaux de cette ville parlent de ce carnaval dans les termes les plus magnifiques, et qu'on semble par là y prendre beaucoup d'intérêt.

Le comité de galet accordera \$380 en prix, et le concours aura lieu sur le fleuve, près du canal, le soir, à la lumière électrique.

On a résolu de dépenser la somme additionnelle de \$500 pour la construction du palais de glace.

Dans quelques jours on publiera des circulaires donnant tous les détails sur le carnaval.

Les citoyens de la rue Peel ont permis l'usage de cette rue pour les glissoires en traînes sauvages, à condition qu'on laisse deux parties de la rue à l'usage des piétons et des voitures. Toutes les précautions nécessaires seront prises pour prévenir les accidents.

Le Grand-Tronc a décidé d'accorder des billets gratuits aux membres de la presse qui en feront la demande.

Les propriétaires du *Frank Leslie* demandent des photographies du palais de glace.

La compagnie d'électricité Thompson Houston est chargée d'éclairer ce palais de glace moyennant \$20 pendant une semaine.

On dit que les clubs de raquettes Toronto et Aurora, de Québec, prendront part aux amusements.

## ORIGINE DES MOUTONS MERINOS

Les anciens Grecs n'ayant ni coton, ni soie et très peu de toile, et la laine des moutons étant ce qu'ils employaient le plus pour leur habillement, ils prenaient grand soin des races de moutons que produisaient la laine la plus fine. La meilleure de ces races était celle de la ville de Tarente, située sur le golfe de ce nom.

Pour améliorer encore la belle qualité de leur laine, ils habillaient les moutons en hiver, parce qu'ils avaient fait l'expérience que le froid faisait grossir la laine. Cette pratique, transmise de génération en génération, produisit une très belle race, ayant une laine extrêmement fine.

Ce produit de l'industrie des Grecs fut transmis par eux aux Romains, dont le grand écrivain agriculteur, Columella, dit que son oncle, qui demeurait en Espagne, croisa la race de Tarente avec une autre race importée d'Afrique, et en obtint une race plus forte, dont la laine avait la blancheur de l'une et la finesse de l'autre.

Ces moutons espagnols acquirent une telle valeur qu'au commencement de l'ère chrétienne ils étaient vendus à Rome \$1,000 par tête, prix énorme pour le temps, l'argent avait alors bien plus de valeur qu'à présent.

Quand les barbares envahirent l'Italie ces moutons furent tous exterminés, comme toutes les propriétés romaines furent dévastées. Mais dans les montagnes les plus inaccessibles d'Espagne, les Maures en conservèrent l'espèce, et c'est à eux que l'Espagne moderne doit les moutons mérinos qui sont les descendants directs de la race croisée de leurs ancêtres grecs et africains. C'est un bel héritage que ce pays a eu de la civi-

lisation grecque, romaine et mauresque, et les éleveurs de la Californie en profitent aussi ; depuis quelques années cette race de moutons y a été amenée et elle y prospère.

Un médecin étonné.—Un mourant recouvre la santé par le conseil d'un pauvre Allemand.—Il y a quelque temps un médecin, le docteur G..., bien connu, avait à soigner un cas de rhumatisme chez une personne âgée de 40 ans, et après avoir prescrit différents remèdes la maladie s'aggrava, au point qu'il n'y avait plus d'espoir. Le médecin alors abandonna son malade. Un voisin, un pauvre ouvrier, alla voir le malade et comme il avait entendu parler de l'Huile de St. Jacob, lui conseilla, certain, disait-il, qu'il guérirait. La première application soulagea le malade et ayant réitéré l'application il sentit les douleurs l'abandonner et depuis il est complètement guéri. Quelque temps après le médecin passa et croyant voir un cadavre fut très surpris de trouver un homme en pleine santé.—*Echange.*

## LES ECHECS

Montréal, 18 janvier 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

### SOLUTIONS JUSTES :

No. 339. — MM. E. Legault, Ottawa ; N. P., Sorel ; H. Lupien, J. Maurien, L. Dargis, M. Lafrenâie P. Fabien, Montréal ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudeu, Québec ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; H. Bégin, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke.

### PETITES NOUVELLES.

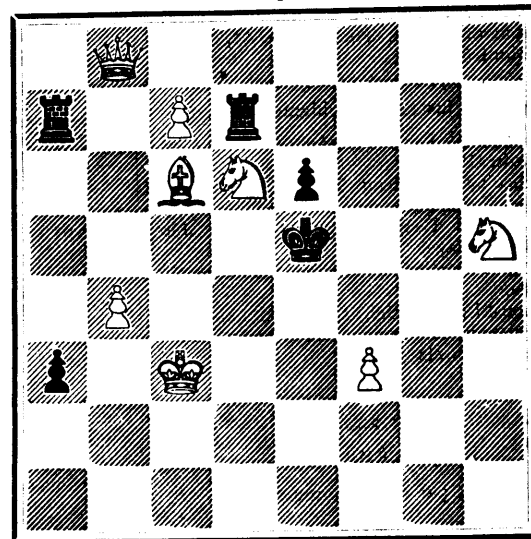
— Le *Chess Monthly* publie une lettre de M. Mason à M. Zukertort dans laquelle il le prie de lui accorder un ajournement pour leur match, jusqu'au moment où lui-même se mettra à sa disposition. Les journaux américains annoncent que M. Mason n'a pu trouver les £100 sterling qu'il doit déposer, et attribuent à M. Zukertort le désir de réduire l'enjeu à £75 sterling, pour faciliter le match. Rien de définitif, croyons-nous, n'a été convenu jusqu'ici.

— Sous le titre "Battez Philidor," on a joué dernièrement à l'Opéra-Comique, de Paris, un intéressant lever de rideau dans lequel les échecs prédominent ; la scène se passe au Café de la Régence en 1777. Nous n'avons pas à donner le compte-rendu de cette pièce, la plupart de nos lecteurs l'ont déjà lu dans leurs journaux quotidiens, nous constatons seulement que c'est la première fois que les échecs sont mis en scène avec autant d'importance, et que l'accueil sympathique que le public a fait à cette œuvre prouve que les amateurs d'échecs sont moins rares qu'on ne le pense généralement.—*Stratégie.*

### PROBLEME No. 340.

Composé par M. le Dr S. GOLD.

NOIRS.—5 pièces.



BLANCS.—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

### SOLUTION.—No. 339.

Blancs.	Noirs.
1 C 4e F D	1 C 3e D
2 C pr. C, échec	2 ?
3 C, échec et mat.	
	Si :
2 T pr. F, échec	1 C pr. D
3 P 3e R, échec et mat.	2 R 5e F
	Si :
2 D pr. C, échec	1 C 3e C R
3 C 6e C D, échec et mat.	2 R pr. T

Ce problème ne compte pas moins de dix variantes.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

**Sommaire du "Monde Illustré" du 30 déc.**

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.— Nos gravures : Noël!—Le cardinal Donnet.—*Le loup d'Agubbio*, tableau de M. Luc-Olivier Merson.—Théâtres, par André Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Le Monde financier.—Les livres.—Récréations.—Solutions de Rébus.

GRAVURES : Portraits : S. E. le cardinal Donnet.—Noël, sous Louis XIII.—La bûche de Noël, au château.—Noël, en Suède : Paysans se rendant aux offices.—*Le loup d'Agubbio*, tableau de M. Luc-Olivier Merson.—Noël, en Angleterre : Christmas des enfants.—Publications illustrées : *Les Dessins du Louvre*.—Hans : *Le Retour de l'église*.—*Le Lâche de Fortune*.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**Sommaire de la "Revue de la Mode" du 31 déc.**

GRAVURES : Costume de fillette.—Toilette de bal.—Bavoir soutaché.—Deux entre-deux brodés.—Garniture en broderie Richelieu.—Ecurson.—Bande en soutache.—Toilette clair de lune.—Toilette en brocart.—Huit costumes travestis pour bals costumés.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique.—Le bouillon.—Marthe (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Trois toilettes dont une d'enfant.

**Apprenti demandé**

Un jeune homme respectable sachant l'anglais est demandé pour apprendre l'art de la gravure de vignette.

S'adresser à

G. B. BURLAND, gérant.  
BRITISH AMERICAN BANK NOTE CO.  
Rue St. Jean, Montréal.

**JEU DE DAMES**

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème canadien.

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

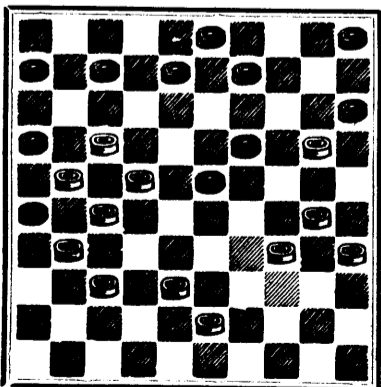
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau et Narcisse Trudel.

**PARTIE FRANÇAISE**

**PROBLÈME No 1**

Composé par van Damme (France)

**NOIRS**



**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème canadien

Blancs	Noirs
31 à 25	17 à 67
27 21	14 38
32 65	67 9
25	3 gagnent

**L'HUILE ST-JACOB**

MARQUE DU COMMERCE



**LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,**

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Medecines.

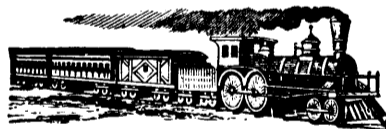
**A. VOGELER & CIE.,**  
Baltimore, Md., U. S. A.

**LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE**

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



**Chemin de Fer Intercolonial**

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe-Lévis	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles	2 55 "
" Rimouski	3 49 "
" Campbellton	8 35 "
" Dalhousie	9 15 "
" Bathurst	11 17 "
" New-Castle	12 52 a. m.
" Moncton	4 0 a. m.
" Saint-Jean	7 30 a. m.
" Halifax	12 41 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,  
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,  
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,  
Surintendant en chef.  
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

**BULLETTIN MENSUEL**

DU

**Bureau de Poste de Montréal**

JANVIER 1883

Distribuées.			DÉPÊCHES.		Fermées	
A.	M.	P. M.			A.	M. P. M.
			Ontario et Etats de l'Ouest.			
8-8	30		(A) Ottawa, par chemin de fer		8	00
						8 30
8-8	30		(B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Ang.		8	15
			Montréal à Carillon par la rivière Ottawa			
		6 30			6	00
			Québec et Provinces Maritimes.			
			Québec, Trois-Rivières, Berthier, Sorel, par vapeur			
5 35			Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc. par oh de f. du N			
8 00			(B) Québec par le oh. de fer du Grand-Tronc			
8 00			(B) Township de l'est, Trois-Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par oh de fer		6	00
						1 50
						8 00
		12 50	Ch. de fer Occidental, (ligne principale) à Ottawa		7	00
9 20			Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme			
			8 00 Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier		7	00
40			Ch. de fer de Laprairie, St-Rémi et Hemmingford			
8 00	12 45		St-Hyacinthe, Sherbrooke, Coaticook, etc.		6	00
8 00			Ch. de fer d'Acton et Sorel			
10 00			St-Jean, Stanbridge et Station St-Armand		6	00
10 00			St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford			
9 30			Ch. de fer Sud-Est		2	15
8 00			N.-Brunswick, N.-Ecosse et l'île du P.-E.		4	15
			Terrebonne, partant de Halifax, 10 et 24 Avril		8	00
			Dépêches Locales.			
9 45			Valleyfield, Valois et Dorval		4	30
11 30			Routte Beauharois		6	00
10 00			Boucherville, Contrecoeur, Varannes et Verchères		1	45
9 00	5 30		Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce		9	00
9 00	5 30		Hochelaga		8	00
11 30			Huntingdon		2	15
10 00	5 30		La Chine		6	00
10 30	3 00		Laprairie		6	00
10 30			Longueuil		10	00
10 30			New Glasgow, Ste-Sophie, par emb. du Ch. de fer Occidental		6	00
10 00			Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Charlemagne		4	30
8 30	2 30-6		Pointe St-Charles		8	00
11 30			Ste-Cunégonde		6	00
10 00			St-Lambert		1	15
12 30			St-Laurent, St-Martin et St-Eustache		7	00
11 30	5 30		Tanneries ouest (St-Henri de M)		7	00
10 00			Pont-Viau et Sault-au-Récollet (aussi Bougie)		6	00
10 00	6 55		Village Saint-Jean-Baptiste, Mile-End et Coteau Saint-Louis		2	00
					7.00 et 11.45	
			Etats-Unis.			
8-9	40		Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine		5	40
8-9	30		New-York et Etats du Sud		6	00
8 00	12 30		Island Pond, Portland et le Maine		2	15
8-8	30		Etats de l'Ouest et du Pacifique		8	15
					2	30
			Grande-Bretagne.			
			Par ligne Cunard de N.-Y. Lundi 7, 14, 21, 28			
			Par ligne Cunard, Sup. Mardi, 8 et 22			
			Par ligne White Star, N.-Y., 1			
			Par ligne Inman de New-York, 15			
			Par ligne Inman de New-York, 29		7	00
			Par ligne Hamburg American Packet Co. de New-York, 2		7	00
			Par ligne Inman de New-York, 9		7	00
			Par ligne Hamburg Am. P. de N.-Y., 16		2	15
			Par ligne White Star de New-York, 23		2	15
			Par ligne Hamburg Amer. Packet, 30		2	15
			Par ligne canadienne de Rimouski, Vendredi, 4, 11, 18 et 25		7	00
			A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m.			
			B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.			

**LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,**  
AVOCATS,  
No. 11, Cote de la Place-d'Armes.  
MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BRN. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

**LORGE & CIE.**  
21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

**70 CARTES DE VISITES** avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : *Bouquets, Océans, Chromes, Paysages*, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de *Cartes d'Annouces*. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 échantillons de *Cartes d'Annouces de Funérailles*, 50c. Adresse : STEVEN'S & BROS., boîte 22, Northford St.

**BREVETS**

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, *gratuit*.

Le *Scientific American* mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié *franco*.

Brochures concernant les brevets sont adressées *franco*. S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du *Scientific American*, 261, Broadway, New-York.

**Mousseau, Archambault & Lafontaine,**  
AVOCATS,  
No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)  
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

**"L'OPINION PUBLIQUE"**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

**LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND**

(LIMITÉE)  
CAPITAL ..... \$200,000

**ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS,**

**GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.**  
3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY  
MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :  
12 presses à vapeur.  
1 machine patente à vernir les étiquettes.  
1 machine électrique à vapeur.  
4 machines à photographie.  
2 machines à gravure photographique.  
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perfore, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.  
G. B. BURLAND, GÉNÉRAL